

R.-C. Oppitz

Exercices d'Elargissement

(et notes intimes)

Du 5 septembre 1942 au 10 septembre 1944

3^e cahier

Samedi 5 septembre 1942

L'acharnement que suit Molière à se moquer des médecins, fut pour moi, pendant longtemps, un grand sujet d'étonnement. Mais maintenant que je suis déjà plus avancé dans la vie et que j'ai eu l'occasion de pratiquer davantage cette gent outrecuidante et bornée, je comprends de mieux en mieux cet admirable Molière et je l'approuve. J'ai même diantrement envie de l'imiter et d'écrire quelques farces nouvelles où le monde des spécialistes et des carabins serait royalement caricaturisé.

Evidemment ceci n'est pas un «élargissement», mais il faut bien que je l'avoue, j'en arrive presque à détester autant le docteur que le professeur. La prétention et l'ineptie de l'un et de l'autre m'horripilent également.

Ce qui m'exaspère surtout chez le médecin, c'est son manque total de psychologie. La finesse d'âme, la sensibilité spirituelle sont des qualités que le docteur ignore. Ce savant ne connaît rien de l'âme. Avec cela, il a la prétention de vouloir la soigner! C'est cela qui est si ridicule, et dont il faut se moquer.

Une assemblée de médecins voulant soigner une âme en peine est une chose aussi grotesque que le serait une demi-douzaine d'ânes s'agitant doctoralement devant un problème de trigonométrie. Un fort de la halle arriverait plus facilement à composer une sonate pour piano et violoncelle qu'un médecin à comprendre un sentiment. Le médecin est aveuglé par l'anatomie, la biologie et ne voit plus ce qui domine le corps. L'âme le dépasse, lui échappe, c'est une chose dont il parle mais dont il n'a plus la moindre notion. Le cours de psychologie que le Dr Ley me donna jadis à l'Université est typique à ce sujet. La psychologie, pour lui, c'était l'anatomie du cerveau. La minime partie de son cours où il approcha véritablement de la psychologie, se révéla, elle, insignifiante, puérile et grotesque. Ce n'était même pas des rudiments d'une science, mais des balbutiements informes de nouveau né!

Evidemment, il y a des exceptions. Je connais même plusieurs docteurs qui possèdent cette finesse d'âme que je reproche tant aux autres de ne pas avoir. Mais, ils sont rares! Le crétin le plus phénoménal que j'ai rencontré dans la corporation est certainement le Dr Joos. Quand il y a six ou sept ans, ma petite Colette, surmenée, découragée par de nombreux mois de travail intensif à la Ligue contre le Cancer, alla le consulter, ce magistral imbécile, en une demi-heure de consultation, lui fit plus de mal qu'une année de surmenage. Pour la remettre d'aplomb, après les paroles maladroitement et ineptes que cet ignare trouva bon de lui dire, la seule chose qui me resta à faire, fut de partir avec elle en voyage. Une huitaine de jours passés à nous deux à Deidelberg guérit heureusement ma chère femme... «du médecin»! Aussi, est-ce avec une véritable volupté que je refusai de payer la note d'honoraires du Dr Joos. S'il avait eu le culot d'insister, c'est moi qui aurais attiré ce crétin en justice, pour lui réclamer des dommages et intérêts.

Mais ne songeons plus à ce calamiteux docteur (qui est pourtant un médecin réputé) car son nom seul m'échauffe trop la bile. Encore une fois, c'est un excellent «soigneur» de corps sans doute, mais un être absolument dépourvu de la plus

élémentaire psychologie. Quant aux infirmières n'en parlons pas, ce sont des succédanés des médecins... avec de l'initiative en moins!

Tout ceci m'est inspiré par le cas de ma belle sœur Myriam, dont les nerfs et l'esprit sont malades. Des docteurs de tout acabit s'agitent autour d'elle, mais bien entendu -ici, plus que jamais- ils ne peuvent rien pour elle. En désespoir de cause, ils veulent la faire enfermer dans une maison... spécialisée. Ils croient ainsi, les malheureux, sauver le prestige de la médecine. En réalité, c'est l'aveu même de leur incompetence et de leur impuissance. Car si Myriam est une agitée perpétuelle, si son esprit est semblable à un moteur qui ne cesse de s'emballer, il est évident qu'elle n'est pas insensée. Mais grâce à ces messieurs, il y a beaucoup de chances pour qu'elle le devienne réellement.

Dimanche 4 octobre 1942

Dans ma diatribe du mois passé, contre les docteurs, j'ai omis le fait suivant qui mérite d'être noté, car il pourrait fort bien me servir de base pour une comédie-farce ou un conte satirique.

Ma pauvre belle-sœur souffrait de démangeaisons intolérables et cela contribuait pour beaucoup à son énervement et agitation chroniques. Or donc, elle fut pendant huit jours à la polyclinique de Bruxelles en observation par divers médecins, auxquels elle se plaignit de ces démangeaisons et de petits boutons qui lui venaient sur la peau. Mais aucun n'y prit garde. Elle fut pendant huit jours en observation dans cet hôpital, et pas un de ces crétins ne s'aperçut qu'elle avait attrapé la gale! Ils l'observaient en tant que... folle. C'est elle-même, en sortant un jour de la clinique, qui se rendit chez un spécialiste de la peau, lequel découvrit la chose. Ce qui prouve que la malade avait plus d'esprit que ses médecins! On ne sait s'il faut pleurer ou en rire de l'anecdote... Elle démontre en tout cas, le point de stupidité extrême auquel on aboutit en se spécialisant à l'excès. Le spécialiste est tellement déformé professionnellement, qu'il ne voit absolument rien d'autre, à part sa spécialité. Cela encore ne serait rien... mais il voit sa spécialité, même dans des cas où elle n'a rien à faire! Autrement dit, montrez un corps au pied à un psychiatre et il trouvera qu'il faut vous colloquer!

* * *

A retenir ce petit fait caractéristique de l'étrange époque où nous vivons:

On s'habitue à tout, même au danger!

La petite Herbiet écrit de La Panne, à ma fille Jacqueline, différentes nouvelles les concernant toutes deux, puis fait cette déclaration qui pour elle est toute simple, toute banale:

«... A part cela, rien de bien extraordinaire. Les avions anglais ont encore mitraillé dans les rues, ce matin. Je suis bien ennuyée car j'ai encore un long devoir de latin à faire. J'en aurai certainement pour toute l'après-midi. Enfin, il n'y a rien à faire... Il faut que je le fasse...»

Pour nos enfants, la guerre est une incidente; une mitraillade ou un tir contre avions, une banalité. Ce qui leur empoisonne l'existence maintenant comme avant, c'est l'école, les devoirs, les leçons. Il faut avouer que la guerre n'a rien changé aux déplorables habitudes des magisters. Encore des crétins qui n'ont rien compris! On se demande ce qu'il leur faudrait!

* * *

Quand on voit les choses de loin et avec détachement, on raisonne évidemment d'une manière toute différente que lorsqu'on est plongé dans l'action ou qu'on subit les événements.

Lorsque je pense à l'épopée napoléonienne, je me dis toujours, quel dommage

que Bonaparte n'ait pas réussi! Il faisait l'Europe. Si les peuples de son époque n'avaient pas été si sots, ils seraient soumis à son hégémonie et l'unification tant désirée aurait été faite. Nous n'aurions pas connu les guerres actuelles. Il fallait être pour Napoléon, là était la vraie sagesse.

Ah! Oui... A l'heure actuelle, je comprends mieux le sentiment d'un peuple asservi. Dans deux cents ans, l'historien dira aussi peut-être: il fallait être pour Hitler, il construisait l'Europe!... Peut-être! Mais une construction durable ne peut se faire par une conquête. Elle ne peut se faire que par une collaboration spontanée et non par une «collaboration» obligatoire. La fédération européenne imposée par un Napoléon ou un Hitler ne peut réussir. Un peuple dominé par un autre ne rêvera jamais qu'à la révolte et non à la collaboration. Comment les grands politiques n'ont-ils pas encore compris cela? Dire que des milliers d'hommes se tuent tous les jours actuellement, pour arriver à comprendre simplement -et Dieu sait s'ils le comprendront!- que l'Europe... que la république mondiale ne peut se réaliser que par l'union, l'entente, le respect réciproque et non par l'hégémonie de l'un sur l'autre. Tant qu'il y aura une domination dans le monde, la guerre sera en état de gestation.

Samedi 17 octobre 1942

En prenant de l'âge, l'intérêt que je porte aux tout petits ne fait que grandir. Tout doucement, je deviens mûr... pour «l'art d'être grand-père»! Mais n'allons pas trop vite! Pour l'instant c'est mon fils qui me passionne...

Quand j'étais plus jeune, un enfant ne commençait vraiment à m'intéresser qu'à partir de deux ans. Maintenant, je m'inquiéterais de ce tout petit, toute la journée, si je le pouvais. Ses regards, ses sourires, ses premiers gazouillements me ravissent. Quoi qu'il soit sage la plupart du temps et qu'il ne faille même pas le «pourrir», j'aime l'avoir dans les bras, le promener et lui tenir des discours incohérents, tandis qu'il me regarde de ses grands yeux étonnés, rieurs ou en fronçant les sourcils. Cela m'amuse de le changer quand ses langes sont mouillés, d'assister à son bain, de le peser. Il a la permission d'interrompre mes travaux, et Colette peut le poser au beau milieu de mes papiers sans que je grogne.

Il est vrai que je n'ai jamais vu un enfant aussi sage et aussi facile que Louis... Et je commence à m'y connaître! C'est également un bébé magnifique. Oui, vraiment! Je suis fier de mon fils et heureux de l'avoir!

Si ses deux grandes sœurs Jacqueline et Christiane pouvaient être aussi faciles et agréables! Hélas!... Je ne me suis jamais imaginé que deux grandes filles de 14 et 12 ans, pouvaient être aussi «bébés» et impossibles. Pour l'instant, elles ne me donnent vraiment aucun plaisir.

Lundi 2 novembre 1942

Hier soir, nous avons été voir «Aimer» de Paul Géraudy, au théâtre Molière. Interprétation excellente de l'émouvante Marthe Dugard; pièce digne d'être vue, malgré tout. Son premier acte surtout, est profond et très fin.

Pendant l'entr'acte, Bilou me fit remarquer que cette pièce créée en 1921 avait déjà bien vieilli, ne paraissait plus de notre époque. Nous nous demandâmes alors, pour quelle raison les comédies actuelles dataient si rapidement, alors que les «classiques» gardaient toujours leur fraîcheur. La réponse fut rapidement découverte: le théâtre contemporain et celui qui le précède immédiatement sont des théâtres à thèses; le théâtre classique est un théâtre de caractères. Molière, Racine, Corneille peignent des types, étudient les réactions de tel ou tel personnage dans une situation donnée; les auteurs modernes, eux présentent des types évidemment, mais défendent surtout et toujours des idées. Or, les idées évoluent, tandis que l'homme reste toujours une énigme pour l'homme... L'homme s'amuse toujours du spectacle de l'homme.

Le secret du «classicisme» ne serait-il pas d'avoir reconnu cette vérité et de ne pas avoir cherché plus loin? N'est-ce pas là ce qui constitue sa véritable fontaine de Jouvence? Ceci expliquerait fort bien aussi, l'engouement du public pour les «Journaux intimes» des écrivains. Découvrir l'homme! Voilà ce que chacun cherche inconsciemment. Les idées pour lesquelles l'auteur s'est tant battu? Peu importe! Le découvrir lui-même, voilà qui est passionnant... éternellement passionnant!

Quand je m'interroge moi-même, j'en arrive à me demander, si je ne jette pas ces quelques notes dans ce cahier, parce que je pressens que mes essais et romans n'intéresseront jamais autant le lecteur futur, que ce que je livre ici de moi même, au gré de mon caprice et sans préparation.

Alors quoi? Toute œuvre devient inutile? Il suffit de rédiger régulièrement son «journal»? A quoi bon développer si admirablement dans une pièce, un roman ou un poème ces idées qui nous sont chères? Pourquoi jouer ce jeu de dupes? Ou bien, alors... Contentons-nous aussi, de sortir uniquement des œuvres de «caractères»!

Evidemment, ce serait plus simple! Mais ce serait aussi beaucoup moins noble!

Ce qui fait la grandeur des écrivains modernes, c'est d'écrire quand même des œuvres à thèse, des œuvres éminemment périssables donc, parce qu'ils savent que c'est leur rôle, qu'ils doivent, pour le développement de leurs frères les hommes, diffuser ces idées qui élèveront le public peu à peu, en se détruisant l'une l'autre, successivement.

Oui! Nous devons défendre et présenter le mieux possible des idées, parce que les idées seules engendrent le progrès et l'élévation de la masse. Tant pis si elles

vieillissent!... si notre œuvre vieillit en même temps qu'elles! Notre gloire doit être d'avoir marché avec le temps, d'avoir permis au monde de faire un pas en avant - ce pas fut-il minime ou hésitant! - et non d'avoir écrit une œuvre admirable, mais uniquement égoïste.

Jeudi 12 novembre 1942

- On n'est plus fier d'être français! Me disait dernièrement une parisienne, rencontrée chez maître Lemmens.

Ce n'est que trop vrai, hélas! Avant 1940, je pestais d'être né Belge et non Français. A présent, je m'en réjouis. Et je réclamerai, sans laisser d'équivoque possible, ma qualité de Belge.

Il est dit en effet, que jusqu'au bout, la France et les Français nous décevront! Tous les francophiles que je connais et qui étaient si ardents jadis, sont de mon avis. Le Français a fait et continue de faire l'étonnement, la consternation même, de tous. Il n'y a plus à revenir en arrière: la France est tombée du piédestal sur lequel nous la tenions.

Le Français s'est montré pourri, incapable, dans la guerre; veule, sans dignité dans la défaite; incompréhensible et imbécile dans la résistance à l'oppression.

Où est-elle la France noble et chevaleresque que nous chérissions?

Un vent d'espoir vient de souffler ces derniers jours; la roue tourne; nos alliés sont enfin passés victorieusement à l'action offensive. Le sourire est sur toutes les lèvres, l'optimisme (un optimisme souvent exagéré, d'ailleurs!) Est dans tous les cœurs. Or, que voyons-nous?

Les Américains et les Anglais occupent le Maroc et l'Algérie. (En toute logique, il y a un an qu'ils auraient dû le faire, s'ils n'avaient pas tant hésité à se mettre en guerre avec l'absurde France de «Vichy».) Les voilà donc, qui débarquent dans les ports de l'Afrique du Nord! «Vichy» naturellement donne l'ordre de résister. C'est normal! «Vichy», sous la botte de l'ennemi, ne peut faire autrement. Mais ce qui est renversant, c'est que dans les colonies, là où toute liberté d'action leur est possible, il se trouve des fonctionnaires et des officiers français suffisamment bornés pour appliquer l'ordre reçu! «Respect à l'ordre et à la discipline!» prétendent-ils. «Hé! Messieurs... On eût aimé vous voir plus respectueux de l'ordre, de la discipline et du courage en 1940!»

Quand on pense qu'à l'heure actuelle, par exemple, le cuirassé «Jean Bart» - qui pourrait être si utile dans la lutte commune - brûle à Casablanca, après avoir combattu la flotte américaine! Quand on pense que des Français et des Américains sont morts, se sont entretués par la faute de l'imbécillité de certains chefs appartenant aux premiers, l'esprit se révolte!... Ah! Oui, vous pouvez le dire, petite parisienne: il n'y a plus de quoi être fière d'être française!

Les gestes mêmes de vos grands chefs manquent de noblesse. On saura un jour, le rôle exact joué par l'Amiral Darlan; a-t-il trahi les Anglais d'abord, les Allemands ensuite? A-t-il fort habilement joué un double jeu? Ou fait-il simplement preuve d'un répugnant opportunisme? Admettons l'hypothèse la plus noble: le

double jeu. C'est évidemment un rôle dangereux, et qui demande beaucoup d'habileté. Un politicien pourrait en être félicité. Mais un amiral de France! Non!... Les anciens nous avaient habitués à plus de droiture, et de panache. Nous nous réjouissons de voir le général Giraud passer à la «France combattante», bien sûr! Mais, si sa lettre au maréchal Pétain est authentique, lui aussi nous apporte une gloire qui n'est pas sans éclaboussures.

Non! Quelle que soit la solution qui intervienne, la France sera la grande vaincue de cette guerre. Sans doute lui laissera-t-on son empire, l'admettra-t-on encore... mais un peu comme on respecte une vieille dame - en souvenir de sa beauté et de sa grandeur passée! Quoi qu'il advienne, la France est vaincue, devient une puissance de second plan, parce qu'elle a perdu l'admiration des peuples, parce qu'elle est déchue dans leur esprit!

* * *

Hitler également semble changer. Ses lettres au Maréchal Pétain et au peuple français sont des chefs-d'œuvre. Mais quelle surprise! Le dictateur dont rien n'arrêtait l'action volontaire, se fait tout à coup sentimental et respectueux. Voilà certes de quoi nous étonner et peut-être nous réjouir.

* * *

Passons à un autre genre de constatations. Dans son très curieux et intéressant ouvrage «Judas», Lanza de Vasto écrit: «Le seigneur parla: Marie, je dis à l'un, va par les routes, qui était assis dans sa maison, à un autre qui allait par les routes, je dis: Retourne à la maison. Chacun a sa victoire à vaincre, non celle d'un autre». Chacun doit arriver à la victoire sur soi-même, cette «dernière victoire» selon les termes de Georges Rency.

Arriverai-je à «vaincre ma victoire»?

Véritable «maniaque de l'ordre», sans doute est-ce ce travers dont je devais me débarrasser, et la raison pour laquelle le destin m'a gratifié de filles pour qui le mot «ranger» n'a aucun sens! Ma pauvre Colette elle-même est trop surchargée de travail, pour avoir beaucoup le temps de mettre en ordre. Aussi mon intérieur devient-il de plus en plus un fouillis inextricable, un véritable capharnaüm. Dans le temps, il m'était presque impossible de travailler dans le désordre. Le fatras ambiant m'empêchait littéralement de penser; la vue d'une chambre transformée en chaos me troublait véritablement l'esprit. Aussi, avant de travailler, devais-je me mettre moi-même à ranger les objets convenablement. Mais le flot de désordre augmentant avec le nombre des filles, je dus bientôt renoncer à la lutte. Plus exactement, le fouillis domestique, généralisé et définitif m'a permis, après des mouvements de rage et une véritable souffrance morale, de me vaincre moi-même. Le désordre ne m'empêche plus de travailler; Je ne me baisse plus pour ramasser un jouet, un vêtement de poupée, des souliers ou des bas qui traînent au milieu de la chambre. Quand c'est nécessaire, je me fraye un chemin parmi ces choses en les écartant du pied. Certes, la leçon a été longue et dure. Je me suis gendarmé, j'ai fait des sermons, j'ai grondé; mais mes filles sont insensibles aux prières, comme aux semonces; les affronts ne les incommodent pas plus que leur propre manque de

cœur... Et peut-être, est-ce pour mon bien, puisque me voici presque débarrassé d'une qualité qui était chez moi une manie.

Est-ce à dire que je sois devenu un saint? Loins de là! Je n'ai pas encore gagné toute «ma victoire».

Colette me le faisait remarquer spirituellement, il y a quelques jours, lorsque Martine déchira quatre ou cinq feuilles de mon précédent cahier d'exercices d'élargissement. J'étais furieux. Naturellement. Colette qui venait précisément de corriger le texte du «Joyeux Messie», à envoyer à l'imprimerie, me dit en souriant :

- Euthybole, lui, riait quand le vent emportait ses écrits!

C'est vrai. Je reconnus mon erreur, mais n'en restai pas moins vexé.

- Je ne suis pas encore le sage que j'ai décrit! N'ai-je pu que répondre à ma chère femme.

Mais à force de tendre ma volonté et de m'exercer, peut-être arriverais-je tout de même, à lui ressembler passablement...

Mardi 8 décembre 1942

Le mois passé déjà, je m'écriais: «Il est dit que jusqu'au bout, la France et les Français nous décevront!»

Chaque jour qui passe ne fait que me confirmer dans ce jugement. Le plus étonnant, c'est que c'est surtout l'attitude des officiers français qui me renverse, m'écoeure et me paraît tout à fait incompréhensible. Et ceci, semble bien prouver qu'il ne faille pas attendre des preuves d'intelligence de la part d'un militaire.

Les journaux d'ici, publient les résultats de l'héroïque (!) Résistance des Français contre l'invasion Américaine au Maroc et en Algérie. C'est navrant! 450 soldats tués, 641 blessés... en pure perte. Par imbécillité des chefs. 12 bâtiments hors de combat, le croiseur «Jean Bart» échoué, le Primauguet devenu la proie des flammes, des destroyers, torpilleurs, sous-marins, perdus... alors qu'ils pouvaient être si utiles! Vous pouvez être fiers, messieurs les officiers français!

Mais cela ne suffit pas pour nous dégoûter. Les Allemands occupant Toulon par surprise, comme il fallait s'y attendre; toute la flotte ancrée là se saborde. Douze croiseurs coulés, quelque 35 torpilleurs, autant de sous-marins... etc... La «France libre» crie victoire, l'ennemi n'a pas eu nos bateaux! Oui... mais les alliés non plus! Et ils en avaient besoin. Comment tous ces amiraux n'ont-ils pas tenté depuis longtemps, de faire partir cette flotte en haute mer, au lieu de sacrifier bêtement leurs hommes et leurs navires. Imprévoyance et incompétence! Crédulité en la parole ennemie! C'est à dire imbécillité sans excuse.

Quant aux généraux passés à la «dissidence», ils ne cessent non plus de nous étonner, pour ne pas dire plus!

De Gaule crie: la France c'est moi!

L'Amiral Darlan, prétend qu'il est le successeur du maréchal Pétain en tant que chef de l'état!

Lamentable! Rien d'étonnant à ce que la France soit tombée si bas.

Ses officiers supérieurs eux-mêmes ne sont que des politiciens, des bavards et des vaniteux! Même maintenant que la France est totalement occupée, ils ne savent que se chamailler, politicailler - Pauvre France, qui, pour la première fois peut-être, à un moment critique de son histoire, n'a pas trouvé parmi ses enfants, un chef... mais des polichinelles! Elle était donc si pourrie que cela?

Mercredi 30 décembre 1942

Mon dieu! Ne nous occupons pas de politique internationale. En cette fin d'année, faisons plutôt un petit tour d'horizon personnel.

J'abandonne à nouveau, assez bien, mes «exercices d'élargissement et notes intimes» parce que je n'ai pas une minute à moi. Jamais je n'ai eu autant de commandes d'ouvrages! Avec cela, pas moyen d'avoir un peu de calme chez moi. La pénurie de charbon nous oblige cet hiver-ci comme le précédent à ne tenir allumé qu'un feu pour notre ménage; mon bureau est donc à la fois, chambre à coucher, nursery, chambre à jouer, salon de réception, chambre de couture... que sais-je encore. Jamais je n'y suis seul, et je souffre surtout de ce manque total de solitude. Tous les jours, il y a l'une ou l'autre tante, l'un ou l'autre neveu en visite. De plus, il y a les grandes filles qui se chamaillent comme des bébés (non! J'insulte les bébés... le nôtre, Louis, est charmant, souriant, toujours content, le véritable «joyeux messie» incarné. C'est lui qui me donne le moins d'ennuis!) Martine qui veut que je lui découpe des poupées en papier, notre feu qu'il faut constamment soigner, ainsi que celui de ma mère au rez-de-chaussée, des courses à faire, où quelques menus travaux pour aider un peu cette pauvre Colette qui est vraiment débordée par ce gros ménage, en une période particulièrement difficile... Bref, il y a mille choses qui m'empêchent de travailler normalement et dans le calme nécessaire. Aussi, quand je vois ce que j'arrive à produire malgré cela, je me sens devenir vaniteux... et je me dis: Que ne produirais-je pas, si j'avais un bureau vraiment à moi!!!

Mais ne nous montrons pas trop orgueilleux...

Evidemment, je suis très heureux de voir enfin mon «Joyeux messie» sorti de presse, ainsi que mon «Crime devant témoin». J'attends avec impatience maintenant «L'énigme pastorale» qui doit être au brochage, et les premières épreuves d'«Eros devant le micro».

Pour le 15 janvier, je dois avoir livré à «l'horizon nouveau» le manuscrit de «Crime psychique»... et je n'en suis qu'à la moitié. Pour fin mars, il me faut envoyer le manuscrit de «La conquête quotidienne» aux éditions l'Essor. (Manuscrit que je n'ai pas encore commencé!) Et pour fin avril, le texte d'un autre roman policier à l'Horizon nouveau. D'autre part, les éditions Labor viennent de me téléphoner pour avoir un nouveau texte; je dois voir leur directeur demain. Ainsi que je l'écrivais à M. Esquivillon: c'est fou! Cela devient de la production industrielle! La liste en effet devient imposante, mais dans tout cela, il n'y a... on n'y aura que deux œuvres, deux œuvres que j'espère de valeur: «Le joyeux Messie» et «La conquête quotidienne». C'est peu!... Ah! Que ne puis-je me tenir à des œuvres intéressantes! Oublier J.J. Marine et sa «littérature d'estomac»! Quelle rage ont donc les gens à ne vouloir toujours que du policier, du policier et encore du policier! Quand pourrai-je me consacrer uniquement aux travaux qui me plaisent, au message véritable que je sens au fond de moi et que je dois transmettre? Armons-nous de volonté et de patience. Il faut d'abord se faire un nom. Peut-être, cette fois, suis-je en bonne voie?

Mais il y a des moments où je suis malgré tout, assez fatigué. Aussi, au réveillon

de Noël, je somnolais plus ou moins dans un coin. Constatant, moi-même mon manque d'entrain, je déclarai en me moquant: «Il me semble que je ressemble un peu à l'oncle Louis, tel que le décrivait Stan.

- Comment Stan, le décrivait-il? demanda ma belle-mère.

- L'oncle Louis en soirée, n'a rien d'amusant... C'est un vieux monsieur qui dort dans un coin, au fond d'un fauteuil...

- Peut-être a-t-il l'excuse d'avoir une digestion difficile, dit quelqu'un. A son âge, c'est permis!

- Non! Répliqua maman Dumont. Il a toujours été comme cela.

Et elle nous rapporta l'amusante anecdote suivante:

«Quand j'étais jeune, avant mon mariage, c'était moi qui servais de secrétaire à Louis. Il me dictait ses articles. Le soir, après le souper, il me disait: viens! Nous allons travailler. Nous montions dans sa chambre et il commençait à me dicter un article pour le lendemain. Mais au bout de quelques minutes il s'endormait sur sa chaise. Je prenais alors un livre et je lisais. De temps en temps, je le réveillais. Il me dictait deux phrases et se rendormait. Cela durait ainsi jusqu'à 11 heures. A ce moment -là, je tombais de sommeil, mais lui se réveillait, reposé, frais et dispos et se mettait alors à me dicter pendant une heure ou deux, sachant exactement à quel point de l'article il s'était arrêté avant son somme.»

Je trouve cette petite histoire absolument charmante et un témoignage authentique de la bonne entente et de la réelle fraternité qui régnait dans la famille de ma belle-mère.

Le pauvre oncle Louis Dumont-Wilden, il a bien vieilli maintenant paraît-il. Bilou rentre à l'instant de Paris, où il l'a vu et il me déclare que l'oncle Louis lui a fait une impression si... misérable. Mais dès qu'il aura pu reprendre avec nous, son activité au «Pourquoi Pas?», je suis certain qu'en peu de temps, il ira beaucoup mieux... comme nous tous, d'ailleurs!

Puisque j'en suis aux souvenirs de famille, il faut que je note ce mot presque émouvant de ma chère Colette. A cause de son ménage, de ses enfants elle n'a plus guère le temps de se montrer coquette. Ses malheureuses mains sont abîmées par les lessives, les nettoyages, épluchages de légumes, que sais-je encore. Mais je les aime ainsi, car elles sont mieux que des paroles, un témoignage d'amour... le témoignage de la femme courageuse qui s'est sacrifiée entièrement aux siens. Pourtant, ce n'est pas à ses malheureuses mains, qu'elle pense: hier, j'avais les miennes un peu gercées et abîmées aussi, à cause de mes fonctions de «Maître chauffeur et roi de la cave à charbon»! Colette me frictionna avec un peu de glycérine (quel trésor en ce temps!) mélangée à de l'eau de cologne; et elle eut ce mot admirable: «Mon pauvre mari a des mains bien arrangées... Moi qui étais si fière de ses belles mains» Chérie! C'est toi, toute entière, cela... Tu étais fière de mes mains et non des tiennes. Mais, moi je suis fier des tiennes, telles qu'elles sont, ma Colette, et j'ai l'espoir que cette fois nous sommes bien partis et que je pourrai bientôt te délivrer du lourd fardeau domestique que tu supportes si vaillamment mais non-hélas! Je le crains -sans t'abîmer peu à peu la santé-.

Samedi 16 janvier 1943

J'ai reçu, il y a quelques jours, le livre de ce brave et sympathique Jacques Gevers: «Inventions et avenir meilleur». Je suis heureux de le posséder, car il offre, malgré ses erreurs et ses répétitions, un intérêt évident... surtout pour les jeunes. Mais je suis heureux de l'avoir surtout, parce que c'est un souvenir. J'ai travaillé un bon mois pour tacher de mettre cet ouvrage «sur pattes» et de redresser tant bien que mal, les textes biscornus de J. Gevers. Je m'entendais très bien avec lui et notre collaboration aurait peut-être été plus heureuse dans la suite, si nous avions pu la poursuivre. Le malheureux -hélas- est mort le 27 décembre dernier. A-t-il eu la joie de voir son livre terminé? Je ne le crois pas... et c'est bien dommage! Il fondait tant d'espoir sur ce volume... Mais l'exemplaire reçu et feuilleté, me rappelle les difficultés que Gevers a eues pour faire admettre cet ouvrage -pourtant de pure vulgarisation scientifique et historique- par la censure allemande. Sa fille m'a raconté, lorsque je l'ai rencontrée, peu avant le décès de son père, qu'«ils» ne voulaient pas laisser paraître ce volume, parce qu'il y était parlé de Madame Eve Curie... Pensez un peu! Eve Curie a beau être un génie universellement reconnu, elle est juive et on ne peut en parler. Cette conception n'est elle pas grotesque? Cela a quelque chose, non seulement de mesquin, évidemment... mais de tellement enfantin!

Car, que les nazis le veuillent ou non, qu'ils le disent ou ne le disent pas, ils ne peuvent plus empêcher Mme Curie et son mari d'avoir découvert le radium. C'est un fait historique et personne ne peut modifier le passé... ou espérer le faire, à moins d'être complètement insensé! Aussi, malgré tout ce que prétendent nos «collaborateurs» en délire, malgré certaines innovations heureuses et qualités indéniables apportées par le système hitlérien, on ne peut avoir confiance et se rallier à un régime qui aboutit pratiquement, à pareille petitesse d'esprit et débilité mentale. Ce sont de menus faits semblables, des faits de la vie de tous les jours, qui démontrent, mieux que les plus savantes digressions, qu'un tel régime est inacceptable pour des êtres intelligents.

Mardi 19 janvier 1943

J'ai commencé aujourd'hui la rédaction de mon nouveau roman: «La conquête quotidienne».

J'avais reçu hier soir, une longue et charmante lettre de Georges Rency, me remerciant pour l'envoi de mes derniers ouvrages, au sujet desquels il se montre des plus enthousiastes. Cela m'a évidemment donné du courage! J'espère que «La conquête quotidienne» commencée sous de si heureux auspices donnera ce que j'en attends. J'aimerais bien réussir ce livre. Mais j'ai un peu peur. Avouerai-je que je suis ému, au seuil de cette nouvelle œuvre, à peine entamée!

Mais revenons à la lettre de Rency. Son appréciation me fait plaisir, parce qu'elle est, d'abord, celle d'un critique averti, et parce que je sais que Rency est en général, assez difficile et sévère. S'il trouve «Le joyeux messie», «Crime devant témoins» et surtout «L'Enigme pastorale» bien, c'est que réellement ces livres ont quelque valeur. Car c'est bien cette idée de «preuve», de «confirmation», qu'un auteur tel que moi -qui doute toujours de lui et de la qualité de ses ouvrages- recherche dans une critique. Henri Bergson, dans son «Energie Spirituelle» a exactement dépeint cet état d'esprit. Il écrit: «On tient à l'éloge et aux honneurs dans l'exacte mesure où l'on n'est pas sûr d'avoir réussi. Il y a de la modestie au fond de la vanité. C'est pour se rassurer qu'on cherche l'approbation, et c'est pour soutenir la vitalité peut-être insuffisante de son œuvre qu'on voudrait l'entourer de la chaude admiration des hommes, comme on met dans du coton l'enfant né avant terme.»

C'est bien cela! C'est l'approbation raisonnée qui est nécessaire, non la louange quelconque... et surtout hors de propos. A un dithyrambe qui ne prouve exactement rien, je préfère une critique même non élogieuse, mais qui est justifiée par un raisonnement sain. Car celle-ci apprendra quelque chose aux lecteurs et à l'auteur étudié. La critique qui démolit pour le plaisir de démolir est évidemment aussi odieuse que la critique qui vous rend un mauvais service, en vous couvrant de fleurs avec excès. Il faut toujours s'efforcer d'élever le débat, du plan personnel au plan général, de façon à procurer un enseignement et une satisfaction non seulement à l'auteur en cause, mais à tous ceux qui liront la critique en question. C'est d'ailleurs, une règle à étendre aux autres genres, un principe que j'essaie -sans toujours y parvenir- d'appliquer à mes écrits et pensées: «élever le débat», quitter le plan mesquin et personnel, gravir quelques échelons vers la généralité, le grand... la lumière dernière qui illumine tous et toutes. Tâche difficile sans doute, pour laquelle les artisans ne seront jamais trop à convier la masse.

Lundi 25 janvier 1943

Voilà un sentiment que je n'ai jamais éprouvé: avoir le «trac» en commençant un roman. Pourtant, cette fois-ci, je dois l'avouer... Je n'en reviens pas moi-même! J'ai le «trac»... La conquête quotidienne me donne le «trac»! Pourquoi? Probablement parce que je voudrais la réussir parfaitement, et que je me rends de mieux en mieux compte, que ce sera très difficile.

Je viens de terminer le chant préliminaire, et si par moments, il me semble que je prends un bel envol, à d'autres je trouve ce que j'écris complètement idiot et insignifiant. Là, en effet, résident le danger et la difficulté, dans ce genre d'ouvrage. On fait de la corde raide entre la grandeur et le mièvre. Il faut réaliser un chef-d'œuvre, sinon son travail ne sera qu'une chose insipide au jus de guimauve! L'intention, les espérances sont magnifiques, mais les matérialiserai-je jamais en chef-d'œuvre? Produirai-je jamais un chef-d'œuvre, d'ailleurs?

Il y a aussi la question du titre qui m'embarrasse. Au point de vue sens, il répond exactement au thème... et à mon désir. Mais Colette me fait remarquer très justement, qu'au point de vue consonance, il n'est pas très heureux. Ce: «Conquête quo... konketko!» fait un peu... basse-cour! La symphonie quotidienne ferait beaucoup mieux. Mais le sens se justifie moins bien. Faut-il donc sacrifier l'esprit à l'euphonie? -L'esprit qui devrait être tout puissant!...-

Peut-être faudrait-il se mettre à la recherche d'un titre tout différent. Mais je ne sais pas pourquoi, cela m'ennuie. «La conquête quotidienne» me plaisait... décidément, il y a un sort sur mes titres, pour le moment!

Jeudi 4 février 1943

Madame Aline Burls m'avait invité hier, à donner en son salon littéraire du mercredi, une conférence sur le roman policier. Ses réunions sont très suivies par un public choisi où prédominent surtout les vieilles dames du Lycéum club actuellement en veillesse. Comme toujours, il y avait donc foule! On se pressait dans les élégants salons de Madame Burls. Il y avait cette fois quelques jeunes, ainsi que quelques parents et amis fidèles. L'oncle Alexis avait daigné se déranger, ainsi que tante Mieke, tante Simone, maman, ma belle-mère, Kaatje, Marthe Poplimont, Terwagne, Julien Flament beaucoup moins hâve et misérable qu'il y a quelques mois.

Madame Burls a fait du conférencier une présentation très fouillée et charmante. Elle a analysé l'œuvre complète de René Oppitz et de J.J. Marine. Sans doute, s'est-elle largement servi des extraits de presse que je lui avais communiqués, mais elle les intercala dans son exposé avec beaucoup de finesse. Cette bio-bibliographie fut une révélation pour beaucoup... surtout pour mes oncles et tantes! Maman était ravie. Je crois que ce lui fut une grande joie d'entendre ainsi parler de son fils. Colette -hélas!- avait du rester à la maison avec son fils... notre fils!

De ma conférence, je ne dirai rien. Elle n'offre pas beaucoup d'intérêt, mais les gens semblent toujours l'écouter et la suivre avec plaisir.

Au thé, après les discours, j'ai parlé avec diverses personnes. Berthe Delépine, de «l'Eventail» m'a longuement félicité pour le «Joyeux Messie». Je suis toujours heureux d'apprendre que cet ouvrage a plu. L'ancien juge d'instruction Guillery fut très intéressé lui, par la conférence et m'a vivement engagé à lui rendre visite pour parler de police technique et d'instruction judiciaire. Je le ferai certainement, car il pourra sans doute me donner des idées intéressantes et m'apprendre des détails utiles.

A tous points de vue, je crois que cette réception m'aura été des plus utiles. Heureusement! Car si je me place au point de vue travail, elle m'a fait perdre du temps. Aussi ce matin, je me suis remis avec ardeur à la «Conquête quotidienne». Mon «trac» disparaît, maintenant que j'ai fini le chant préliminaire et que j'ai entamé les chapitres capitaux. Je me sens plus confiant en moi-même, et suis relativement satisfait du travail exécuté ces derniers jours. Peut-être arriverai-je à faire quelque chose de bien... puisque c'est quelque chose d'intensément vécu et senti.

J'hésite toujours fort pour mon titre. J'ai songé à: «Le chant de l'hymen» (mais j'ai la vague impression que cela existe déjà) «L'admirable équipée» ou «Le périple enchanté» qui seraient jolis. Il y aurait aussi: «Périple à deux», «L'union merveilleuse», «La conquête infinie ou permanente», «La grande expérience» «L'art nuptial», mais malgré tout, c'est «la conquête quotidienne» qui répond le mieux à l'idée que je veux défendre.

Alors, cette euphonie?

Dimanche 7 février 1943

Le récital de danse de José Torrès, hier aux Beaux Arts, m'a vivement intéressé. Torrès est certainement un excellent danseur, souple, gracieux, dont la ligne svelte et élancée a quelque chose d'efféminé, tout en restant virile cependant. Bon goût indéniable dans les danses, les costumes et le choix des morceaux. Je me demande même, si je n'ai pas pris plus de plaisir à écouter ce véritable récital de musique espagnole, qu'à regarder le danseur. Ramon Tragan, l'accompagnateur de Torrès est un admirable pianiste. Il sent évidemment mieux que tous autres, la musique des compositeurs espagnols, et l'interprète à la perfection. Je n'avais jamais été auparavant, pénétré comme cette fois-ci, par ces rythmes chauds, colorés et vibrants de Triana d'Albeniz, par exemple, ou de la Danse N°5 de Granados, ou encore de cette admirable Danse du Feu de De Falla, si évocatrice, si lancinante, mais avec moins de monotonie pourtant que le Boléro de Ravel. Cordoba et Granada d'Albeniz me plaisent toujours beaucoup également.

Ramon Tragan m'a enchanté par son jeu et sa compréhension si juste des morceaux interprétés. Il est vrai que n'étant pas grand connaisseur en musique, je n'apprécie jamais bien une œuvre à sa première audition. Je dois pour ainsi dire m'y habituer. Peut-être est-ce pour cela que j'ai tant apprécié ce récital de musique espagnole: Je connaissais déjà la plupart des morceaux exécutés. Et ceux-là, je les ai écoutés avec plaisir. Par contre, ceux que j'ignorais encore, (comme la Danse N°12 de Granados, par exemple)... Je dois avouer qu'ils m'ont beaucoup moins emballé!

Jeudi 25 février 1943

Pourquoi cesserai-je de rédiger ces notes parce que la Gestapo a perquisitionné deux fois chez moi, a confisqué ma machine à écrire et tient au secret, à la prison de St Gilles, ma nièce «Tito»? Evidemment, on n'est pas très fier, malgré tout, quand ces Messieurs sont là. Je me croyais très calme et froid, hier; mais j'ai remarqué que ma main tremblait un peu quand j'ai donné la machine. On est anxieux et on ne peut s'empêcher de songer aux conséquences graves qu'aurait pu avoir et que peut avoir encore, une inconséquence d'enfant! Andrée ne nous avait rien dit et nous ne nous doutions pas qu'elle constituait un tel danger. Dire qu'à la première «visite», Colette a failli être emmenée!

Mais il faut s'efforcer de chasser cette obsession, de reprendre totalement son calme et sa maîtrise de soi.

Parlons donc de cette «Annonce faite à Marie» que nous avons été voir lundi soir, malgré nos soucis. Sans doute est-ce une œuvre d'une belle élévation spirituelle et qui comprend des passages d'une admirable envolée, mais elle est plus lyrique que scénique et bien qu'elle fut soigneusement montée au «Parc», elle m'a fort déçu et m'a paru pleine de longueurs et ennuyeuse. «L'Annonce faite à Marie» doit certainement gagner beaucoup à la lecture.

De toute façon pourtant, je ne puis souscrire à son idée maîtresse. Je dois avouer d'ailleurs, que je n'ai pas bien compris à quoi l'auteur voulait en venir. Il semble en tout cas, qu'il veuille vanter l'esprit de sacrifice et de renoncement. C'est l'éternel thème des catholiques... le thème contre lequel, il faut s'élever. Non, non! Assez de sacrifices, assez de renoncements! L'auteur, le penseur catholique est hypnotisé par cette idée; il y a chez lui une sorte de «sadisme du sacrifice»... Ce n'est plus de la sainteté, c'est de la sainteté qui tourne à l'hystérie!

Dans une scène de l'Annonce faite à Marie, Paul Claudel fait dire à l'un de ses personnages (je ne me rappelle plus les termes, mais simplement le sens) que notre but n'est pas de vivre.

Allons donc! Pourquoi Dieu nous aurait-il placés sur cette terre, alors?

Si, il faut vivre! Il faut vivre pleinement, joyeusement... et non en pleurnichant, en larmoyant du sacrifice à longueur de journée! Si, il faut vivre! Profiter de toutes les merveilles qui nous entourent, admirer, aimer, s'élever en riant... vivre! Et tout en vivant, tirer de la leçon terrestre un enseignement utile pour notre âme. Celui qui ne veut pas vivre, qui se sacrifie, ne comprend rien à la leçon de Dieu, ne tire pas de son passage ici-bas, la joie qu'il nous faut y trouver malgré tout, et le véritable enseignement qu'une vie normale, bien comprise, complète, doit nous donner.

Mardi 2 mars 1943

Dans l'admirable ouvrage d'Aldous Huxley; «La fin et les moyens», j'ai lu hier, un passage qui se rapporte étonnamment bien, à ce que j'écrivais ici, il y a quelques jours, à propos de «L'Annonce faite à Marie». Huxley dit ceci:

«Les Européens ont toujours adoré le héros militaire, et, depuis la venue du christianisme, le martyr. Il n'en est pas de même des Chinois. L'être humain idéal, suivant les normes confucéennes, c'est l'homme juste, raisonnable, humain et cultivé, vivant en paix dans une société ordonnée et harmonieuse. Le Confucianisme -citons Max Weber- «préfère une sage prudence au simple courage physique, et déclare que le sacrifice inopportun de la vie ne convient pas au sage». Notre européenne admiration de l'héroïsme militaire et du martyr a eu tendance à faire croire aux hommes qu'une bonne mort est plus importante qu'une bonne vie, et qu'une longue carrière de folies et de crimes peut être effacée d'un coup, par un acte unique de courage physique.»

J'irai un peu plus loin qu'Huxley, ou du moins, je serai plus explicite encore, et je dirai qu'en fin de compte, le martyr est une déviation religieuse de l'héroïsme militaire. Au point de vue de l'être humain idéal, le martyr et l'héroïsme guerrier sont sur le même pied et n'ont donc pas plus de valeur morale l'un que l'autre. Sacrifier sa vie sur un champ de bataille ou sacrifier sa vie aux bêtes fauves d'un cirque, comme les premiers chrétiens, sont deux actes identiques. Tous deux constituent un acte unique de courage physique; seule la foi pour laquelle ils sont faits est différente. Mais le champ de bataille est plus noble (ou plus pitoyable, si l'on veut!) à l'heure présente, car l'homme est obligé d'y aller, tandis que le martyr, il s'y livre de plein gré, par sadisme philosophique.

Mercredi 10 mars 1943

Je relis les pages précédentes et je constate que probablement je vais trop loin! Si je condamne totalement le sacrifice, je condamne par le fait même, tous ceux qui subissent quelque dommage, pour la seule satisfaction de défendre ou d'exprimer un idéal, et même ceux qui en acceptent simplement l'idée. Je me condamne donc moi-même également!... Bannir complètement l'idée de sacrifice est évidemment aussi stupide que de ne vivre que pour le martyr. Ce serait accepter tous les revirements, les volte-face les plus abjectes exécutées sous la pression des événements. Ce serait admettre un laisser-aller déplorable, marcher vers l'amoralisme le plus écœurant. Bien entendu, telle n'était pas mon idée! Je ne songeais pas à la pousser aussi loin. L'extrémisme est toujours un défaut. Comme toujours, la vérité -ici aussi- se trouve dans un juste milieu. Il faut accepter un certain sacrifice si les circonstances vous l'imposent -une occupation militaire, par exemple!- Mais il ne faut pas chercher le martyr, en faire un but d'existence. C'est cela que j'ai voulu fustiger dans les pages précédentes.

Cette mise au point, me prouve qu'il faut toujours prendre garde à ne pas exprimer une idée d'une manière trop absolue et hâtive. Toute pensée éthique demande à être mûrie et bien délimitée, si on veut lui garder une valeur constante et ne pas risquer de la voir se déformer peu à peu.

* * *

Avec la quatrième partie du chant II (Les années d'épreuves) de ma «Conquête quotidienne» j'ai atteint le point culminant de l'œuvre. Je voudrais que la finale de ce chant soit vraiment une page émouvante... la page maîtresse du livre. Mais je me demande si je l'ai réussie, si j'ai réussi à donner cette impression de grandeur dans la simplicité des paroles et des gestes, que je rêvais de suggérer en parlant de la magnanimité de mon héroïne Nicole. J'ai corrigé le premier «jet» de ce passage, et à présent je suis pris à nouveau d'un certain «trac» et je n'ose le relire...

D'ailleurs, je n'arrive pas à me dégager des faits vécus. Je voulais me baser sur les événements de notre vie à nous. Colette et moi, mais les romancer, les transformer complètement. Or, je suis de plus en plus enchaîné, au contraire, par mes souvenirs, et mon roman n'est plus qu'une sorte d'autobiographie... trop fidèle peut-être... ou pas assez... Car ma Colette dépasse certainement ma Nicole!

Aurais-je vieilli à ce point, que je ne suis déjà plus capable que d'écrire un livre de souvenirs? En réalité, je trouve doux de revoir, en tant que philosophe -!!!- certaines pages émouvantes de notre vie commune. Je me laisse aller à ce plaisir... Et peut-être est-ce aussi une sorte de vice?!... Mais cet accent de sincérité, de vécu, de profondément senti, ne donnera-t-il pas à mon ouvrage quelque chose de touchant, que le lecteur subtil sentira peut-être et qui le fera vibrer plus intensément?

C'est la seule chose qui me reste à souhaiter, car ce sera sans doute ma seule excuse...

Mardi 6 avril 1943

j'ai relu et corrigé, hier et avant hier, la copie dactylographiée de la «Conquête quotidienne». A vrai dire, cela ne répond pas à ce que j'espérais. Le chapitre consacré à la «Ligue» est trop long par rapport aux autres. On ne voit pas pourquoi je me suis tant étendu sur cet épisode qui n'est pas plus intéressant que d'autres bien moins fouillés ; on ne voit pas non plus pourquoi je donne tant d'importance à Rudolphe Schreier, alors qu'il n'est aussi -au point de vue de l'ensemble de l'œuvre- qu'un simple comparse. Evidemment, je me suis laissé entraîner à dépeindre Schraenen tel que je l'ai connu. Il m'a fait souffrir pendant cinq ans, mais moi, j'ai voulu graver son visage pour l'éternité...! Ce n'est pas très joli! Cela manque de grandeur et j'en suis puni, en ayant de la sorte gâché cette œuvre. Hélas! Toujours poussé par les délais fixés, je n'ai pas le temps de la reprendre et de corriger les défauts dont je me rends compte. J'ai porté le manuscrit à l'Essor, ce matin même.

Le «chant deux» devait donner une impression de lourdeur, de fatalité, de labeur pénible, de lutte finalement triomphante, mais il est raté. Le «chant trois» est trop lent et philosophique, seule la finale retrouve un peu le mouvement du début. Il n'y a vraiment que les deux premiers chants (Le préliminaire et le premier) qui répondent à ce que je voulais et les passages de la «table cassée», du «contrat de mariage», de «l'accouchement» qui soient vibrants et possèdent l'envol dont toute l'œuvre aurait dû être imprégnée.

Quand est-ce qu'il me sera possible de recommencer une œuvre, lorsque j'aurai pu moi-même en faire la critique? A quoi cela me sert-il pour l'instant, de voir tout ce qu'il faudrait remanier? A me décourager? Heureusement non! Mais à me mettre de mauvaise humeur. Colette vient de le dire!

Mercredi 5 mai 1943

Vendredi passé, je suis allé à l'hôpital St Jean pour me faire soigner une dent malade. Après avoir pensé la molaire qui me faisait souffrir, Notermann est sorti avec moi et par la rue haute m'a accompagné jusqu'à la place de la Chapelle. Comme toujours ce délicieux ami m'a tenu des discours pleins de sagesse et de fantaisie. Je voudrais pouvoir les sténographier, tant la conversation de ce dentiste philosophe et poète me plonge dans un doux ravissement.

Il m'a parlé d'abord de son métier: «Vois-tu mon cher, ce que je fais avec amour, ce qui m'intéresse comme... (ici quelques termes techniques que j'ai oubliés), cela ne me rapporte rien; la plupart du temps, ce sont de pauvres types qui ne peuvent se payer ces soins délicats... Alors je le fais comme ça, par amour de l'art!... Ce qui rapporte, c'est la réparation d'un appareil par exemple. Mon mécanicien demande 100 frs, moi je demande 200 et voilà... Que veux-tu? Moi, je n'ai quasiment rien fait dans ce cas, mais il faut bien gagner sa vie! Je suis dans le même cas que toi, avec tes romans policiers...»

Puis, comme je lui faisais part de mes impressions de mon voyage à Paris et lui disais que les Parisiens semblent bien plus mal lotis que nous, il me fit ces remarques, sans doute fort justes: «oui, le Français quoi qu'on dise, n'est pas débrouillard comme le Belge. Ce n'est pas la même race. Le Belge est plus grossier, mais il est débordant de vie. Il aime la vie. Il veut vivre pleinement, jouir de la vie... le Français aussi est jouisseur, mais d'une façon toute différente. C'est une jouissance plus raffinée, plus morbide, décadente, malade. Le Belge a la jouissance de l'animal sain, naturel, qui aime manger, boire, user pleinement de la vie quoi! Il y a une nuance capitale. La jouissance du Belge est une manifestation même de sa vitalité. Et rien ne peut endiguer celle-ci!»

Nous passions à ce moment devant le magasin «Sarma», à la porte duquel de bonnes commères des Marolles, offraient en vente du vrai «pain blanc», au nez et à la barbe des agents de police: «Regarde, poursuivit Notermann, quelle vitalité! On ne pourra jamais garrotter cette population! Tous ces gens se foutent des ordonnances! Ils n'ont peur de rien, ni de personne! Ils veulent vivre. La Belgique reste le pays de la liberté et de la ripaille. Le pays d'Uylenspiegel!... Moi, je trouve ça merveilleux!... Eh bien! Des sursauts semblables tu ne trouves pas ça en France...»

Il évoqua aussi, son ménage malheureux et séparé: «l'amour, mon cher, c'est quelque chose de purement chimérique, de purement subjectif. C'est l'image que l'on s'est forgée dans son esprit, que l'on aime. Et puis, un beau jour, on s'aperçoit que cette image n'a aucun rapport avec la réalité».

Tout cela, bien sûr, n'a rien d'extraordinaire. Notermann n'a pas la prétention d'ailleurs, d'apporter des idées nouvelles. Mais c'est la façon dont il les dit, dont il extériorise tous ces sentiments que roule son esprit, qui est vraiment passionnante.

Avant de me quitter, il dut absolument me faire admirer une petite vierge en bois sculpté, qui orne la porte de l'église de la Chapelle, statuette admirable que je n'avais pas encore remarquée. Nous nous extasiâmes un moment devant la finesse de ce travail, sa fraîcheur d'inspiration, puis... Mon dentiste m'abandonna.

Cher et pauvre Notermann, comme j'aimerais que la vie nous permît de passer plus d'heures ensemble! Tu es un peu comme un personnage de rêve, que l'on s'étonne de découvrir en ce bas monde...

Dimanche 9 mai 1943

L'audition intégrale des œuvres pour piano seul de Chopin, par Charles Scharrès, et le gala de danse donné avant hier par Serge Lifar, m'ont inspiré les remarques suivantes.

L'audition intégrale de l'œuvre d'un seul compositeur est chose assez rare. S'il n'est pas à conseiller de généraliser ce genre de récitals, il faut remarquer cependant que semblable tentative est joliment instructive... et à plus d'un titre!

En ce qui concerne plus particulièrement l'œuvre de Chopin, j'ai été stupéfait de constater, combien à côté de quelques morceaux authentiquement magnifiques, d'une émotion intense et même d'une envolée sublime, il en est un grand nombre qui tout en gardant toujours la marque du maître, sont médiocres, ne sortent pas d'une banalité honnête, ou sont même carrément endormants. Il ressort indubitablement de semblable audition, que Chopin était sans doute un génie, mais un génie de souffle généralement court. Ses inspirations les plus belles sont ses créations les plus courtes. Il avait des traits de génie... pas un feu vivace et solide comme un Beethoven, par exemple. Dès qu'il veut faire long, on le sent à bout de souffle, sa musique se répète devient filandreuse, ennuyeuse. Il accumule les procédés, entre autres cette manie d'intercaler, ce que j'appelle des «gammes», dans des morceaux qui ont pourtant la prétention de ne pas être des études ou des exercices. J'ai horreur de ça!

La seconde remarque que m'inspire cette audition intégrale est plus réjouissante. Il ne fait aucun doute, lorsqu'on entend à la suite tous ces morceaux de Chopin, que ce sont les pièces les plus admirables qui sont connues et jouées. Et cela est réconfortant! Cela prouve que le public -malgré tout- fait une discrimination heureuse, que seul le bon est retenu, que c'est véritablement ce qui est digne d'intérêt qu'admire la postérité. C'est le choix le meilleur qui est livré à l'émerveillement des foules; et ceci est, tout de même, une constatation réconfortante! Il est vrai que dans ce cas, la part du public est plutôt minime: il ne fait qu'entériner le choix des exécutants et professeurs qui ne sont évidemment pas tous des ignares ou des gens de mauvais goût.

Ceci dit, passons au gala Serge Lifar qui nous a bien fait rire Tchouny, Poussin et moi. Ici également, quelques remarques curieuses s'imposent. Le poème dansé peut se défendre et de très jolies choses peuvent être réalisées -La preuve nous en a été donnée magistralement par Solange Schwartz et Roland Petit dans cet admirable «Réversibilité» de Baudelaire, et aussi par trois ballerines interprétant les «Trois danseuses» de Rostand- Mais ce procédé ne doit être qu'exceptionnel, ne doit pas prétendre détrôner complètement la danse accompagnée de musique. La danse sur poème me semble d'ailleurs d'une interprétation terriblement délicate. L'interprétation dansée de la musique laisse beaucoup de liberté, mais l'interprétation chorégraphique d'un poème, outre qu'elle doit se baser sur un «rythme» peu varié, est tenue par le sens précis des mots. Comme moi, beaucoup de spectateurs auront été choqués sans doute, par certains gestes imaginés par le

choréauteur S. Lifar et qui pour eux, ne correspondent pas du tout aux vers dits par le lecteur. Quant à la paternité même de l'alliage «danse et poésie», Serge Lifar se trompe s'il croit en être le promoteur. Il y a plusieurs années, j'ai assisté au récital-audition d'un poème de E.E. Terwagne, dansé par l'école de Denise Chainaye. L'interprétation en était même très heureuse, fouillée, rythmique et bien au point.

Mais ce qui nous a fait rire au gala Lifar, c'est la seconde partie du programme: le ballet «Icare» accompagné par un «orchestre d'instruments à percussion». Voulant libérer le choréauteur de la tyrannie du compositeur, libérer la danse de la musique, Serge Lifar a imaginé de créer un ballet dont il a indiqué également les rythmes. Ceux-ci sont exécutés par l'orchestre; mais il ne s'agit pas d'airs, de lambeaux de thèmes musicaux, non. Il s'agit uniquement ici de bruits, de battements, de sifflements divers, rythmés et de tons différents. C'est cela qui a tant amusé les enfants. J'ai eu mon petit succès personnel, à la maison, en réalisant une imitation vocale de l'orchestre d'instruments à percussion! Christiane, dans son pauvre lit de scarlatineuse, riait tellement, que ses yeux en pleuraient. Il faut avouer que le résultat de l'expérience Lifardienne n'est pas très heureux. Pourtant, le fameux danseur obtint un succès étourdissant. La salle était en délire, criait, applaudissait à tout rompre. Mais je prétends que ce succès était plus «physiologique» que «réfléchi». C'est à ceci d'ailleurs que je voulais en venir: C'est l'orchestre d'instruments à percussion qui avait mis le public dans cet état de surexcitation. L'effet des danses nègres accompagnées du bruit obsédant et rythmé du tam-tam est bien connu. Les noirs finissent par perdre conscience, sont plongés dans une sorte de crise d'hystérie collective. Je me suis nettement rendu compte de ce qui doit se passer en eux à ce moment en observant ce public «blanc» soumis pendant une demi-heure à la «percussion» de l'orchestre de Lifar. Le procédé était le même et la crise se dessinait indiscutablement. D'ailleurs, nous en ressentions tous trois les effets; nous sommes rentrés chez nous, dans un état d'excitation caractérisé. Dès lors, on peut se demander quels seraient les résultats qui se feraient sentir dans le public, si le système de l'orchestre à instruments à percussion était généralisé? Mais Dieu sait! La leçon pourrait être retenue et améliorée... Si la puissance du bruit rythmé est telle sur le système nerveux et l'esprit humain, ne pourrait-on finir par utiliser le procédé à des fins utiles, à des perfectionnements cérébraux ou à des buts favorisant le progrès de la société? Ce serait opérer un magnifique renversement des effets!

Dimanche 16 mai 1943

Revenons à Chopin. J'ai entendu quatre, des six récitals que Charles Scharrès consacre à son œuvre, et mon opinion ne fait que se confirmer. Jean Groffier et Denise Hennet que j'ai rencontrés à ces concerts sont d'ailleurs du même avis que moi.

A côté de quelques morceaux admirables, que de déchets! Dans un concert de deux heures, il y a en moyenne trois ou quatre pièces vraiment prenantes. Chopin n'a pas de souffle, j'en suis absolument convaincu à présent. Ses préludes sont magnifiques, parce qu'ils sont courts. Dès qu'il veut faire long, il devient médiocre et ennuyeux. On dirait qu'il sent lui même ce manque de souffle. Et il veut alors, forcer -mais en vain!- son inspiration. Combien de morceaux ne se terminent-ils pas ainsi? Le thème s'achève joliment; le morceau est fini; mais le compositeur n'est pas satisfait: il tapote encore quelques vagues notes en haut ou en bas du clavier. Ces notes ne viennent rien faire, n'ajoutent rien, donnent une mélodie informe... elles montrent simplement un Chopin à la recherche d'un thème complétant celui qui s'achève et qu'il voudrait bien faire durer encore. Mais cela ne va pas et... -vlan!- il flanque deux trois accords finaux! Ou encore: son inspiration flanche; aussitôt ses doigts agiles montent jusqu'au grenier, redescendent jusqu'à la cave, plaquent un accord, et voilà! Le tour est joué. Le morceau est fini. Pour moi, semblable procédé est un tour de passe-passe, ce n'est pas une marque de génie! Bilou a eu un mot peut-être cruel mais juste, lorsqu'il a conclu avant-hier: «Non! Chopin n'est qu'un demi-dieu!»

L'essoufflement de Chopin est typique dans la sonate qui comprend sa fameuse marche funèbre. (Scharrès a joué celle-ci d'une façon sublime). Cette marche funèbre est admirable, poignante, pleine de majesté et aussi de finesse. Une réussite authentique! Mais après cet effort, Chopin est vidé, incapable de produire encore quelque chose de bon, avant d'avoir récupéré. La partie suivante de la sonate est un exercice d'assouplissement des doigts. Sans doute, son exécution demande-t-elle une grande virtuosité, mais un exercice de grammaire aussi difficile soit-il n'a aucun rapport avec l'envol poétique! Ce «presto» final n'est pas de la musique; il ne mérite même pas le nom d'étude, ce sont tout juste, des pages dignes d'un recueil d'exercices d'assouplissement... Essoufflement!... N'empêche, c'est déjà très beau d'être un demi-dieu!

* * *

Moi qui suis rarement satisfait de ce que j'écris, suffirait-il que ce soit un autre qui signe mes lignes pour que je les trouve bien? Je reçois l'étude de R. Colleye sur le peintre Henri Ghysen, étude que j'ai écrite presque complètement (Colleye s'est contenté d'y ajouter un court paragraphe). Je l'ai relue avec plaisir. Puisque je ne suis pas sensé l'avoir écrite, je puis dire que cette étude donne un bon aperçu des caractères de Ghysen; elle explique bien son œuvre. L'auteur a bien compris le peintre... et allez donc! Ce que ce serait amusant de donner ainsi une critique d'une de ses œuvres, à l'insu de tous! Le critique souligne si rarement l'intention que

l'auteur aimerait pourtant voir soutenue par ses commentaires.

Mardi 25 mai 1943

J'ai lu à ma petite Christiane, qu'une scarlatine heureusement bénigne oblige à garder la chambre depuis plusieurs semaines, «Le conscrit de 1813» d'Erckman-Chatrion. J'avoue que je n'avais jamais lu cette œuvre et j'avais eu tort! J'ai suivi le récit sans prétention, mais si coulant et émouvant, d'Erckman-Chatrion, avec autant de plaisir que ma fille. J'ai été frappé surtout, par les remarques si justes et amères, mais dites sur un ton plein de bonhomie, que les auteurs ont habilement glissées dans leur histoire, sur le sens profond et les dessous de la guerre. Comme tout cela est resté terriblement d'actualité! Mais il est pénible de constater que les sages remarques, faites déjà donc, par Erckman-Chatrion, n'aient pas eu plus d'influence sur l'esprit des hommes. Combien de siècles faut-il leur répéter une même vérité, avant qu'elle ne parvienne à leur entendement?

Quoi qu'il en soit, je salue avec sympathie et admiration, les romanciers Erckman-Chatrion qui n'ont pas craint, quand l'occasion s'en présentait, de mettre leur style simple et la juste popularité qu'ils avaient acquise, au service de vérités bonnes à éclairer la conscience endormie des hommes.

Que la présente tourmente et les romans qui en seront tirés, permettent d'amplifier la résonance du message d'Erckman-Chatrion! Mais il nous faudra attendre pour cela, le retour d'une plus grande liberté d'expression. D'ailleurs, que savons-nous de l'actuelle épopée? Nous n'en voyons que les petits côtés: les difficultés d'approvisionnement, les restrictions de tous genres, l'affaiblissement de ceux qui nous sont chers, les angoisses de la vie clandestine et des déportations, le marché noir... et la distillation pénible de quelques bribes de vérité, parmi les deux mensonges journallement diffusés de la presse et de la radio.

* * *

De temps en temps, je parcours «l'Anthologie de la décennie» (les poètes de 1930 à 1940) éditée par la maison du Poète, et chaque fois, je trouve la lecture de cet ouvrage terriblement décevante. Sans doute, convient-il de remarquer avant tout, que cette anthologie qui se voudrait très complète et éclectique, n'est malgré tout que l'œuvre d'une «chapelle littéraire», la chapelle de Flouquet, Adrien Jans, et consort. Quantité de bons poètes n'y figurent pas! Mais telle qu'elle est, cette anthologie donne néanmoins une image exacte de la poésie, telle qu'elle était pratiquée par la majorité des «inspirés» de l'époque envisagée... Il faut avouer que cela n'est guère réjouissant, ni exaltant!

Bien sûr, tous ces poètes ont des techniques et des tempéraments qui, extérieurement et à première vue, semblent différents. En fait, ils sont tous marqués du même mal; le même sang vicié circule dans toutes leurs lignes! Plus ils s'ingénient à se particulariser; plus ils se ressemblent, plus ils s'identifient avec le lyrisme décadent de leur époque!

Les mêmes caractéristiques se retrouvent, à peu près, en chacun d'eux et le

diagnostic général peut se formuler comme suit: recherche, maniérisme spirituel et poétique, hermétisme, manque total de fraîcheur et de spontanéité, les deux qualités qui font le charme de la poésie! Tous ces poètes croiraient déchoir s'ils disaient simplement leurs émois. Pour être profonds, ils croient nécessaire d'être obscurs, pour être évocateurs et originaux, ils croient indispensable de se muer en équilibristes cérébraux, en clowns de la parole. En réalité, leur raffinement, leurs subtilités, leurs entrechats lyriques, entortillements et pirouettes prétentieuses, ne font que les rendre froids, généralement incompréhensibles et abominablement fatigants.

Leur désir d'originalité les fait tous tomber dans un grave défaut, quant au fond. Les grands, les beaux, les éternels sujets leur semblent évidemment trop rebattus et indignes de leur génie! C'est ainsi que cette poésie est privée de toute vraie grandeur, de tout noble élan. Elle ratiocine dans un langage ésotérique, sur de petites sujets, elle craint les souffles purs, le naturel, les clartés simples qui émeuvent chacun à première vue. Elle nous donne le spectacle de soi-disant artistes s'échinant à découper des signes cabalistiques dans les feuilles mortes de la route et qui tournent le dos à la majesté naïve mais éternelle de l'horizon.

On s'étonne de découvrir, perdu dans ce volume, le digne Albert Mockel, poète d'une école précédente, n'ayant rien à voir avec la «décade» en question... sinon qu'il fut donné de poursuivre pendant ces années là aussi son activité lyrique. Parmi toutes ces strophes fumeuses, les quelques vers fluides de Mockel, vers ne craignant pas d'être compréhensibles à leur première lecture, donnent l'impression d'un vent frais et balsamique.

Que restera-t-il de toute cette poésie décadente? Je crains fort, que de plus en plus -le rythme de la vie ne faisant que s'accélérer- la postérité n'ait le temps ni le goût de déchiffrer ces savantes et puériles devinettes. A mon sens, en tout cas, ces poètes de la «décade» ont rendu un mauvais service à la poésie, car ils en ont dégoutté même ceux qui l'aimaient! Il serait temps qu'apparaissent enfin un nouveau Boileau, un nouveau Molière, pour fustiger comme il convient tous ces Scudéry, Costar St Amant et autres Cotin de ce siècle, et pour nous guérir convenablement de cette moderne préciosité poétique!

* * *

Il est étonnant de constater combien le destin se plaît à me fournir des arguments, dès que j'émetts une idée plus ou moins générale. Je me suis occupé de poésie ce matin, et aussitôt je trouve dans «le Jardin d'Epicure» -ce délicieux recueil de remarques pleines de finesse et de sagesse légèrement ironique-, un passage qui illustre admirablement ma thèse:

«Un beau vers, écrit Anatole France, est comme un archet promené sur nos fibres sonores. Ce ne sont pas ses pensées, ce sont les nôtres que le poète fait chanter en nous. Quand il nous parle d'une femme qu'il aime, ce sont nos amours et nos douleurs qu'il éveille délicieusement en notre âme. Il est un évocateur.» Voilà qui est bien dit! Mais quand un poète est abscons au point que ses vers ne sont pour

ainsi dire que des énigmes à déchiffrer, que peut-il évoquer en nous? Quelle corde parviendra-t-il à faire vibrer... à part celle -peut-être!- de la curiosité? Non. Un tel poète a perdu toute sa raison d'être. «Les poètes nous aident à aimer: Ils ne servent qu'à cela» dit plus loin Anatole France. Le poète hermétique ne nous aidant en rien, ne sert donc strictement à rien.

Anatole France est évidemment bien passé de mode mais sa langue élégante et si sobre, sa finesse d'esprit, son ironie délicate me plongent toujours dans le ravissement. «Vous pourriez être, si vous le vouliez, m'a écrit Georges Rency, notre Anatole France.» Quelle promesse et quel encouragement! Si je le voulais... Bien sûr! Mais j'aurais beau faire, je sais bien que c'est impossible. Jamais je n'arriverai à donner à mon style, cette limpidité que j'admire tant dans Anatole France, cette «simplicité belle et désirable», qui n'est qu'une apparence, car le style simple est complexe, et «résulte uniquement du bon ordre et de l'économie souveraine des parties du discours».

Mardi 1^{er} juin 1943

Mes deux «moi» se réjouissent également. Loin de s'envier et de se chamailler, comme le voudraient les philosophes, ils se contemplent l'un l'autre avec bienveillance et satisfaction. Ils ont banni l'un et l'autre, l'égoïsme qui leur est propre.

Le petit «moi» personnel, terrestre et humain de l'intellect se réjouit des plaisirs et travaux que lui réserve la vie matérielle et «spirituelle inférieure» d'ici-bas. Il ne cherche pas à chasser et cacher le grand «Moi» -par celle impersonnelle, immatérielle et divine qui l'observe du plus profond de l'âme- mais il ne cherche pas non plus à se confondre avec lui, à se perdre en lui, prématurément. Mon «moi» individuel ne veut pas se modifier, pour imiter l'autre, pour s'illusionner lui-même, en offrant le spectacle ridicule d'une mascarade tellurienne du grand «Moi» supra-terrestre. Mon petit « moi» poursuit ses œuvres sans crainte et sans se gêner pour son grand «frère-témoin». Et lorsqu'il recueille un peu de cette gloire terrestre que «l'autre» lui dit illusoire et éphémère, il se dit que son grand frère a raison, mais il ne craint pas cependant de se réjouir de ces joies humaines, car il trouve vain de forcer sa nature; et cette fois, c'est le grand «Moi» qui sourit avec condescendance et trouve que son petit frère a raison. Car il est bien évident, qu'une œuvre d'art qui subsiste dans l'admiration et le souvenir des foules, même pendant deux mille ans, par exemple, ne représente rien, une fois que l'on se place vis à vis de l'infini, ou que l'on compte par milliers d'années-lumière! Mon «moi» l'admet parfaitement, mais mon «Moi» admet parfaitement, de son côté, qu'il serait absurde de vouloir priver l'intellect de ces petites satisfactions qui l'aident à vivre dans le fini, sous prétexte que pour «Lui» -«âme» prête à retourner complètement dans l'infini- semblables jeux n'ont aucune espèce de valeur.

Ainsi mes deux «moi» font excellent ménage! Ils font même mieux: ils s'amuse à l'un l'autre du spectacle qu'ils se donnent, et chacun est bien prêt de décerner à l'autre un brevet de sagesse. Sans doute font-ils preuve en cela, d'un manque d'humilité!...

Les grands philosophes et mystiques qui veulent trouver ici-bas la sagesse divine font preuve d'un manque total de philosophie! Pourquoi vouloir perdre par des violences ascétiques variées, les «qualités terrestres» au profit de «qualités divines» plus ou moins artificielles? N'est-ce pas précisément pour oublier momentanément ces «qualités divines» que la grande énergie s'immerge en parcelles multiples dans la matière? La vraie sagesse n'est-elle donc pas, pour nous, de profiter et de jouir des «qualités terrestres»? Nous jouirons en son temps, des «qualités divines»!

Je songe toujours, à ce propos, à l'antique initiation des prêtres égyptiens. La dernière épreuve, paraît-il, consistait à laisser le candidat au centre d'une plaine désolée. Un cavalier fonçait sur lui d'un point de l'horizon et lui jetait en passant, cette simple phrase: «Osiris est un dieu noir!». Degré suprême de l'initiation! Révélation brutale du mystère initial, du néant sur lequel sont bâties toutes les pompes de toute religion.

Oui! Osiris est un dieu noir! Dieu, le grand Architecte, le Poète des Poètes, l'Infini, la Sagesse Suprême, la Nature et le Néant sont les noms différents du même mystère. Les religions ésotériques ou les plus hautes spirituellement nous comparent volontiers à des gouttes d'eau dont la vie est éphémère. Nous sommes bien d'accord! La goutte d'eau aura des aventures variées, mais finira par rejoindre la mer et se perdra dans son immensité. Elle aura perdu alors son individualité... mais elle fera partie de la mer! Elle bénéficiera de sa force, de sa grandeur, de ses courants!... Très bien! Si elles sont conscientes, ce seront là assurément de grandes félicités! Mais en attendant, la goutte d'eau aurait tort de ne pas jouir de ses aventures individuelles, de ne pas profiter pleinement de son voyage distinct. Elle serait bien folle en tout cas de vouloir en cours de route, s'exercer seule à la force de la marée montante ou descendante! Qu'elle se prépare à participer un jour à cette force, soit! Mais qu'elle borne là ses ambitions et que pour le reste, elle s'efforce seulement de bien suivre sa route et de s'enivrer du chemin parcouru. Car dieu sait, dans combien de temps elle pourra sortir à nouveau de l'impersonnel océan, pour entreprendre un nouveau périple!

Vendredi 4 juin 1943

Quelques remarques à bâtons rompus:

J'ai relu ces derniers jours, «La Rotisserie de la Reine Pédauque» d'Anatole France, et je relis actuellement «L'Ange et la Bête» d'Aldous Huxley. Ce rapprochement a fait naître en mon esprit une constatation imprévue, qui m'a ahuri d'abord, mais que je trouve parfaitement fondée lorsque j'y réfléchis mieux. Ces deux auteurs me plongent également dans le ravissement, parce que, malgré leurs styles évidemment différents, ils sont étonnamment semblables. Huxley est un Anatole France anglais et plus moderne! Chez chacun on retrouve la même érudition stupéfiante, une incomparable virtuosité dans le raisonnement, le goût des spéculations métaphysiques, la même ironie fine et la même désinvolture envers tous les «tabous» de notre existence, ironie et désinvolture tempérées de bienveillance chez Anatole France, et que l'on appelle humour, lorsqu'il s'agit d'Huxley. En fait, c'est le même esprit, l'un assaisonné à la sauce anglaise, l'autre saupoudré de fin sel français! Chacun dissèque les croyances et les philosophies avec un art consommé, chacun sacrifie à un scepticisme ayant la nostalgie de l'absolu; mais si Anatole France reste un désabusé souriant, Huxley rejoint, lui, l'idéalisme... par la raison.

Tous deux m'enchantent mêmement. Au niveau bassement humain, je devrais leur en vouloir pourtant, car après les avoir lus, il me semble toujours que je n'ai plus qu'à poser la plume, qu'ils ont dit infiniment mieux que je ne pourrai le faire jamais, tout ce que je voulais dire moi-même! Pourtant, leurs œuvres me ravissent, et mon «moi» mesquin s'efface devant mon «moi» divin, lequel éprouve une sorte d'apaisement et de satisfaction, en constatant que ces vérités bonnes à dire -quoi qu'il arrive!- ont déjà été diffusées dans le monde.

Mon «moi» personnel se console d'ailleurs, en se rappelant ce qu'il chantait déjà dans les «Etapes lucides»:

«Trèfle, carreau, cœur, pique...

As, valet, dame, roi...

Ce sont toujours les mêmes cartes qui reviennent... Mais en jouant bien pourtant, tu procureras encore de la joie et de la surprise à tes partenaires.»

* * *

Apprécier une œuvre, même d'importance secondaire, est un art terriblement difficile.

J'ai eu ce matin même, une nouvelle preuve manifeste de l'imbécilité de la critique. Un quelconque Aristarque de «l'Eventail», parlant de mon «Eros, devant le micro» n'écrit-il pas que cette œuvre «manque de psychologie»? Or, on peut attribuer à ce petit roman tous les défauts qu'on veut -moi même, je ne le considère nullement comme une œuvre extraordinaire, mais comme une pochade amusante et exacte de la vie- on peut le trouver mauvais à n'importe quel titre, mais précisément

pas à celui-là. Le manque de psychologie est justement la seule chose qu'on ne puisse lui reprocher, puisque j'ai décrit tels quels des personnages absolument réels... puisque j'ai dépeint, sans rien y ajouter ni retrancher -sauf Lherminal que j'ai idéalisé- des êtres parfaitement vivants, trop vivants... beaucoup risquent même de les identifier immédiatement!... Alors, ce «manque de psychologie»?... La critique mauvaise me laisse indifférent, mais la critique idiote me fait bondir... au premier moment. Calmons-nous et, essayons d'en tirer une leçon!

Constatons d'abord que le critique doit s'efforcer de prendre une attitude générale, plus humble qu'il ne le fait généralement. Il n'a pas assez conscience de la difficulté de son rôle. Il a trop souvent tendance à se croire un petit maître, à regarder les œuvres de haut, avec une sorte de condescendance dédaigneuse. Or, il ne doit pas se croire un être supérieur, ni omniscient. Là, réside pour lui, le grand danger. Le hasard des publications l'incite constamment à émettre des opinions sur des points qu'il ne connaît pas du tout. C'est pourquoi, il doit s'efforcer au contraire à l'humilité, donner quant à la forme de l'œuvre analysée, son impression personnelle, mais quant au fond, prendre bien garde de ne pas trancher, à propos d'un sujet dont probablement il ignore tout.

C'est ce qui arrive à mon critique de «l'Eventail». Il ne connaît pas le milieu que je dépeins, il n'a pas vécu avec les Velu, Darcy, Aerts et autres que je mets en scène et ne peut se faire une idée de leur psychologie. Dès lors, elle lui semble ahurissante, illogique et il déclare simplement... que l'ouvrage «manque de psychologie». Que sa bévue nous rappelle à plus de modestie, lorsque les circonstances de notre profession nous appelleront à faire nous-mêmes de la critique, et qu'elle nous incite surtout, à parler avec circonspection des choses que nous ne connaissons pas bien!

* * *

Les généraux De Gaule et Giraud se sont enfin mis d'accord. Les deux mouvements dissidents français ont fusionné. Ils ne nous donneront plus le spectacle navrant et ridicule de leurs querelles mesquinement politiques. Un bon point aux Français...! Il y a bien longtemps que nous n'avions pu leur en décerner!

Notre admirable presse actuelle cache son dépit en se gaussant de De Gaule et en reproduisant des moqueries émanant soi-disant de Roosevelt. De Gaule aurait dit qu'il incarnait comme Jeanne d'Arc, l'âme de la France... qu'il était le Clémenceau de cette guerre... Et nos gribouilleurs de rire et de se pâmer!... En voilà pourtant, qui manquent de psychologie!... Car, je veux bien admettre que De Gaule marque une certaine prédilection pour l'emphase et la déclamation théâtrale, qu'il ait été très mal entouré à Londres, qu'il ait trente six autres défauts... mais pour nous, il est tout de même, le premier général français qui ait déclaré poursuivre le combat; il est l'emblème de la résistance, celui qui n'a jamais capitulé. C'est lui qui a été le catalyseur de l'esprit de lutte, qui a empêché que le désespoir ne triomphe totalement. Il a été, tout de suite, la petite lumière à laquelle on se raccroche dans la nuit... Et l'on peut rire de ses légers travers ou défauts, il n'en reste pas moins qu'il

a personnifié réellement l'âme de la France courageuse en un moment crucial. Il a réveillé et soutenu la volonté des meilleurs, parmi ses compatriotes, alors que tout semblait sombrer à jamais... Et cela doit lui être compté. Il est possible qu'un Roosevelt et un Churchill n'apprécient pas son action à sa juste valeur... Ils n'ont jamais vécu, eux, en pays occupé!

* * *

Prenez les soldats et officiers allemands en groupe, leur führer les conduira à la victoire... Prenez-les séparément, ils en ont assez de la guerre et ne croient plus à la victoire! Que penser d'un régime qui aboutit à ce fait paradoxal, que les hommes s'ouvrent plus généreusement à des étrangers et ennemis qu'à des compatriotes? Les Allemands se méfient moins des Belges que de leurs frères d'armes. Que penser d'un régime où la délation est maîtresse, où les enfants dénoncent leurs parents, où la fausseté et le mensonge sont de règle? Des gens revenus de Munich, il y a quelques jours, ont été étonnés d'apprendre ici, que Bizerte et Tunis étaient tombées aux mains des Anglais. Là-bas, on n'en savait rien encore. Triste, triste! C'est chez eux qu'il faudrait pouvoir entreprendre une vaste campagne d'élargissement des esprits!

Jeudi 17 juin 1943

«Bien peu d'hommes comprennent que le but de la vie humaine est de voir Dieu». Tel est le précepte N°16, que je trouve dans «L'enseignement de Ramakrishna», le volumineux et intéressant recueil des paroles de Shrî Ramakrishna Paramahansa, groupées par Jean Herbert, dans la collection des «grands maîtres spirituels dans l'Inde contemporaine».

Bien peu d'hommes comprennent que le but de la vie humaine est de voir Dieu... Est-ce bien là, le but de la vie humaine? Encore une fois, présentée sous cette forme, je crois que la question est mal posée. Cet axiome est simplement, sous une forme plus radieuse, un équivalent du précepte catholique contre lequel je ne cesse de m'élever: «le but de la vie est de se préparer à la mort».

Partant d'un tel principe, Ramakrishna arrive -fort logiquement d'ailleurs, et comme les catholiques conséquents avec eux-mêmes- à prescrire une vie ascétique faite de renoncement, de rejet constant de tout ce qui est «vie». Il faut chercher à se libérer des chaînes de l'illusion, s'efforcer par une évolution lente et pénible de rejoindre l'absolu, de fusionner avec le divin, de s'identifier avec l'infini... en un mot, il faut s'efforcer de devenir un mort-vivant, en attendant d'être un mort, tout court!

Cette conception de la vie est non seulement anti-naturelle, mais elle me semble contraire à la volonté divine (si on admet cette dernière) et de plus, parfaitement illogique, par rapport aux principes fondamentaux des religions ou philosophies qui l'invoquent.

Car si Dieu a jugé bon de créer ce monde et de nous y placer, c'est évidemment pour que nous en jouissions pleinement, et non pour que nous le renions, nous, son humble créature. A moins de concevoir Dieu comme un sadique, on ne peut croire qu'il a créé tant de choses admirables, si ce n'est pour que les humains en profitent. Dieu bon doit se réjouir au contraire, de voir ses enfants profiter largement de tout ce qu'il s'est ingénié, à mettre à leur disposition.

Parfait! Dira-t-on. L'objection est valable pour le catholique qui croit en un dieu extérieur à lui-même et anthropomorphe. Mais pour le védantiste hindou qui se considère comme partie intégrante de la divinité, partie infime perdue dans le monde terrestre de l'illusion -dans le monde de «Mâyâ»- la question est différente. Il est logique que cette goutte de rosée aspire à retourner à l'océan divin.

Eh bien, non! Cela peut paraître logique à première vue, mais en réalité, ce n'est qu'une affirmation toute gratuite... et une affirmation contraire à l'essence même du Védanta.

Car ici nous sommes en présence d'une divinité qui se cherche elle-même, qui se manifeste à elle-même, se joue à elle-même le jeu de la création, pour se distraire de l'infini ou peut-être pour mieux se concevoir et se connaître elle-même. Tous les védantistes parlent du «lîlâ», du «jeu divin» dans lequel Dieu projette l'univers en lui-

même et s'en amuse. Ramakrishna lui-même a parfaitement compris cette puissance de libération de Mâyâ, du monde terrestre illusoire (illusoire évidemment par rapport à l'absolu), puisqu'il écrit:

«93. - C'est Mâyâ qui révèle Brahman (l'absolu, le dieu impersonnel). Sans Mâyâ, qui aurait pu connaître Brahman? Sans connaître Shakti ou le pouvoir manifesté de Dieu, on n'aurait nul moyen de connaître Brahman.

94. - C'est uniquement grâce à Mâyâ que la conquête de la suprême sagesse ou de l'ultime Béatitude nous devient possible. Comment aurions-nous pu imaginer ces choses sans Mâyâ? D'elle seule viennent la dualité et la relativité. Celui qui jouit, et ce dont il jouit, n'existent -ni l'un ni l'autre- au delà de Mâyâ.»

C'est reconnaître pleinement l'importance de la vie terrestre et humaine.

D'ailleurs, du moment qu'on admet l'humanité comme étant un «lîlâ», un «jeu divin», l'infime parcelle divine que nous sommes, se doit de jouer convenablement le jeu, c'est à dire de vivre pleinement, comme la divinité, dont elle fait partie, l'a voulu. En voulant à toute force retrouver l'infini alors qu'elle est dans le fini, la parcelle divine évoluant sur terre, ne joue pas bien le jeu; elle se met au surplus en contradiction avec elle-même. Je dirai même, que si elle a conscience du «jeu» c'est en ne le jouant pas convenablement qu'elle fait preuve surtout de présomption et d'un orgueilleux désir de singularisation; en effet: partie infime, elle veut aller à l'encontre des règles établies par le tout.

La vie terrestre et humaine servant de contraste à la vie divine, doit permettre à celle-ci de prendre conscience d'elle-même, ou tout au moins, de mieux se comprendre. Il ne faut donc point fuir les manifestations diverses de la vie humaine, mais au contraire les épuisier. Et le principe initial du Védanta dont «le but est l'union du non-différencié et du différencié» me semble donc être, non le suffisant: «réaliser Dieu dans cette vie», mais bien: «se préparer à comprendre pleinement Dieu, en vivant pleinement cette étonnante vie terrestre.»

Il faut être homme sur terre et ange dans le ciel... et celui qui veut faire l'ange ici-bas est probablement aussi vain et grotesque que celui qui veut faire l'homme, lorsqu'il est passé du côté de l'infini!

* * *

Remarque: La pensée de Ramakrishna ne fait qu'effleurer d'ailleurs, en disant que: «c'est uniquement grâce à Mâyâ que la conquête de la suprême sagesse ou de l'ultime Béatitude nous devient possible» est à rapprocher de l'idée de ce prêtre, dont parle Anatole France -je crois- et qui avait découvert que sans Judas, le Christ ne pouvait se parfaire. Il trouvait qu'on ne rendait pas suffisamment justice à Judas et avait créé un ordre religieux en son honneur... Mais ce ne fut pas du goût de la papauté! Pourtant, il avait raison, ce prêtre! De même que Huxley a raison lorsqu'il démontre, (dans «l'Ange et la Bête») que un est égal à zéro, en disant l'un initial et infini équivaut au néant, tant qu'il n'y a pas une terre finie qui lui sert de contraste. On en revient toujours à l'éternel problème du bien et du mal. Le bien n'existe pas

sans le mal: le mal est donc aussi utile que le bien, puisque sans lui le bien ne peut se manifester. Bien et mal sont donc des termes absolument conventionnels. Ce sont les deux pôles indispensables à la manifestation de «l'un initial», le yin et le yang du «principe unique» de la philosophie chinoise... Et ainsi de suite...

Vendredi 2 juillet 1943

Je continue à lire «l'Enseignement de Ramakrishna» et je trouve parmi ses préceptes, beaucoup de choses fort intéressantes. Le volume de Jean Herbert, qui nous apporte cette philosophie, est malheureusement fort touffu. Il rapporte à peu près toutes les paroles du Maître, et naturellement les répétitions abondent. Il faut lire des pages et des pages pour trouver une perle.

La pensée qui me laisse rêveur depuis deux jours est celle-ci:
«936. - Tout se ramène en réalité à ceci, qu'il faut l'aimer et goûter sa douceur. Il est la sève sucrée et l'adorateur est celui qui la déguste. Il est le lotus et le dévot est l'abeille qui boit le nectar dans le lotus.

De même que l'adorateur ne peut vivre sans Dieu, de même Dieu ne peut se passer d'adorateurs. Alors, c'est le dévot qui devient la sève et c'est Dieu qui le déguste; le dévot devient le lotus et Dieu devient l'abeille. Il est devenu doux pour goûter sa propre douceur; c'est l'explication du divin jeu de Krishna et de Râdhâ.»

Nous serions donc aussi indispensables à Dieu, que Dieu est indispensable à la plupart d'entre nous? Dieu ne peut se passer de ses créatures; il a besoin de leur amour...

Pourquoi pas? S'il nous a créé à son image, ou si nous sommes une partie infime de lui-même, je conçois cela assez bien. J'aime et je suis de prime abord bienveillant à tout être vivant; mais j'aime aussi être aimé... J'éprouve une soif d'amour, d'amour de moi pour les autres, et d'amour des autres pour moi. Je suis prêt à aimer tout le monde, mais je voudrais que tout le monde m'aime. J'ai toujours envié le Poverello d'Assise, auprès de qui accouraient, confiants, les oiseaux et autres animaux... si Dieu existe, pourquoi ce sentiment, amplifié et ennobli, ne l'enivrerait-il pas? N'est-ce pas pour peupler le néant -et sa propre solitude- de ce double courant d'amour, qu'il a créé le monde?

Mais ces belles conceptions sont peut-être prématurées. Car il est bien possible que Dieu ne soit pas encore, mais qu'il devienne... Ou, s'il existe, il n'est encore qu'énergie pure et inconsciente. C'est en prenant conscience d'elle-même dans le cerveau humain, que cette énergie universelle se divinise peu à peu. Dieu n'est pas, Dieu devient... Il devient même ce que nous pensons. C'est pourquoi, de toute façon, il est indispensable que nous apprenions à toujours élever nos pensées vers le point le plus noble et le plus pur qu'il nous soit possible d'atteindre.

Samedi 10 juillet 1943

Mon neveu Jacques Riga est un garçon charmant; un peu ridicule de manières sans doute, mais plein d'attention. Je pense qu'il deviendra un pianiste de talent. Il a, en tout cas, des idées originales et a trouvé bon de me faire envoyer pour ma fête, un intéressant fascicule d'Inédits sur Claude Debussy (collection Comedia - Charpentier). Il sait en effet, combien j'aime ce compositeur.

J'ai trouvé dans ce cahier, de fort curieux souvenirs sur Debussy. Je relève entre autres, cette remarque d'Arthur Hoérée, qui présente des «entretiens inédits d'Ernest Guiraud et de Claude Debussy»:

«Il ne croit pas au plain chant, ni aux chansons. Il a horreur du plain chant. Il dit que c'est de la drogue de curés. Il ne connaît pas le Te Deum ni le vieux Credo. Je lui ai joué l'Inviolata. Il a dit: c'est un cantique pour bonnes femmes et jeunes filles en bleu. (Note de Maurice Emmanuel. Et Hoérée ajoute:)... «Drogue de curés» et «Cantique pour bonnes femmes» montrent assez l'hostilité de Debussy pour le «bondieusard» style Saint-Sulpice, alors que, comme tout artiste, il participe d'un certain mysticisme.»

Cela me semble absolument vrai. Et je suis heureux de constater combien en cela, Debussy se rapproche de moi. Peut-être est-ce parce qu'il est intellectuellement semblable à moi que je comprends si bien sa musique, ou du moins, qu'elle me touche autant. Je fais complètement mienne, cette magnifique déclaration de Debussy:

«Je me suis fait une religion de la mystérieuse nature. Je ne pense pas qu'un homme revêtu d'une robe abbatiale soit plus près de Dieu, ni qu'un lieu dans la ville soit plus favorable à la méditation... Devant un ciel mourant, en contemplant, de longues heures, ses beautés magnifiques et incessamment renouvelées, une incomparable émotion m'étreint... Sentir à quels spectacles troublants et souverains la nature convie ses éphémères et troublants passagers, voilà ce que j'appelle prier...»

Lundi 12 juillet 1943

J'ai commencé à écrire la semaine passée, mon nouveau roman: «Tempête sur la dune»; mais cela ne m'amuse pas. Et puis, maintenant que les opérations militaires ont commencé en Sicile et qu'un débarquement sur nos côtes est peut-être imminent, ce travail me semble presque inutile. Il est évident que, dès que nous serons débarrassés de la vermine en feldgrau, j'aurai énormément de travail pour le «Pourquoi-Pas» et devrai abandonner la rédaction de ce roman. Alors, à quoi bon? Cela ne m'encourage pas beaucoup à le poursuivre avec énergie. Nous sommes dans une période d'attente et d'espoir qui n'est pas propice aux travaux de longue haleine. Aussi, je suis toujours prêt à noter, bien plus volontiers, quelques impressions dans ce carnet.

Mon petit Louis est toujours un bébé aussi charmant et aimable. Il aura onze mois demain et marche en se tenant à un doigt seulement. Il adore être installé sur mon bureau... Et papa n'a qu'à bien se tenir! Régulièrement, maître Louis commence par ouvrir une petite boîte à timbres, dans laquelle je cache une gomme. Il s'empare de cette dernière et l'utilise aussitôt comme tablette de chewing-gum. Puis comme il adore déjà les livres, il bouscule un peu les dictionnaires qui se trouvent à droite bien rangés dans un serre-livres. Je dois reconnaître que s'il aime détruire leur belle ordonnance, il ne cherche nullement à les déchirer. Ce qui lui plaît, c'est les étaler à droite et à gauche, et feuilleter consciencieusement l'un de ces gros volumes. Mais il ne faut pas que cela dure trop longtemps! Bientôt, il se retourne... et papa qui écrivait à gauche doit émigrer vers la droite.

A présent, Louis a devant lui des timbres en caoutchoucs, des règles et des crayons. Il les brandit l'un après l'autre pendant quelques instants et de temps en temps les envoie sur son propre crâne... à moins que ce ne soit sur le mien! Bien entendu, j'ai sauvé le tampon encreur et l'encrier!

Mais voici qu'il a aperçu mon carnet-mémoire. Aussitôt il l'attire à lui, le compulse avec intérêt, comme s'il voulait être au courant de mes rendez-vous, et finit naturellement par en mordiller la couverture. Puis c'est le petit portrait de Colette qu'il admire, en bavant d'aise, et dont il se sert tout à coup comme d'un marteau. Mais là, j'interviens, car je ne veux pas que mon garnement démolisse ce petit cadre. Je tiens à garder cette photographie de ma femme, jeune fille, sur mon bureau. Louis n'est pas tellement contrariant! Il m'abandonne volontiers le portrait et se console en se rejetant sur mes enveloppes. Il les prend par petites paquets et les jette délicatement derrière lui... Je suis obligé de revenir à gauche, pour écrire «Tempête sur la dune» qui est plutôt une «tempête sur mon bureau»!

Louis m'aperçoit, me sourit gentiment, car il m'aime bien et est le plus aimable garçon de la terre, puis, comme je penche la tête pour continuer mon travail, il accroche mon oreille, se lève, me fait quelques charmantes câlineries et finit par se coucher à plat ventre sur ma nuque en me passant les mains dans les cheveux et le cou.

Je suis vaincu! Mon manuscrit est abandonné, mon bureau est un champ de bataille!... Mon bureau...! Dernier refuge d'ordre que je disputais à mes filles!... Mais comment résister aux yeux rieurs de mon fils, à ses petites mains douces et à ses «Oh!» mignons et admiratifs?

J'ai poursuivi ma «redécouverte» d'Anatole France en lisant «Les opinions de Jérôme Coignard» que je ne connaissais pas encore -je l'avoue à ma grande honte!-. Comme les autres œuvres du maître, ce volume m'a procuré une véritable jouissance intellectuelle. Je déguste Anatole France en fin gourmet! La pureté de ce style, ce tour d'esprit si finement caustique, ces phrases harmonieuses, ironiques et un brin désuètes, m'ont plongé une fois de plus dans le ravissement le plus intense. Mais pourtant, prenons garde de ne pas nous laisser griser par ce feu d'artifice d'intelligence et de grâce!

Si l'on va au fond des choses, il faut reconnaître qu'Anatole France est dangereux, parce qu'il est uniquement destructeur. Il pulvérise les préjugés et les «tabous», en se riant -c'est parfait!- mais il ne les remplace par rien. Or -pour moi- il faut démolir les idées relativement fausses (car, quelle est l'idée intégralement juste?), mais il faut toujours garder l'optimisme, c'est à dire un espoir dans un mieux possible. Et il ne suffit pas de le garder, il faut le préparer!

Anatole France n'accomplit, avec un art inégalable, qu'une partie de l'ouvrage. Il n'y a pas chez lui de véritable côté constructeur. S'en tenir à sa seule leçon, c'est rester un sceptique souriant, mais un sceptique tout de même. Jérôme Coignard «méprise tendrement» les hommes. A tout prendre, je préfère tout de même l'attitude d'Euthybole, goguenard et joyeux drille, mais qui s'efforce malgré tout de faire œuvre utile. Le premier peut être comparé à un chimiste qui décompose un produit pour le seul plaisir de montrer la ridicule vanité de ses éléments, le second à un chimiste qui procède à la même opération, mais en vue d'en tirer un remède bienfaisant pour ses frères. A première vue, la nuance semble subtile à saisir; en fait, il y a une différence radicale, entre les deux positions.

Mercredi 21 juillet 1943

Quels temps étranges nous vivons! L'inconscience et le déséquilibre semblent s'être emparé de tous les esprits. Nous sommes tous plus ou moins désaxés.

Il y a quelques jours, j'assistais avec Colette et Poussin, à la «revue» donnée actuellement aux «Galeries» -revue consistant uniquement en des numéros d'imitation de Maurice Chevalier, Charles Trenet et autres- et je ne pouvais m'empêcher de songer qu'en ce même moment, où tout un public s'amuse en écoutant chanter «je suis swing» et autres «zazoneies», des milliers d'hommes trouvaient la mort en Sicile et en Russie, que des milliers d'autres étaient tués dans des bombardements aériens, que des centaines de milliers d'autres étaient envoyés de force en Allemagne. On rit, on s'amuse, et l'on est inquiet pour l'un des siens qui a disparu mystérieusement ou gémit dans quelque prison. On chante «je suis zuring» et une torpille aérienne, peut-être déjà vous menace, et la gestapo, peut-être déjà vous attend à votre domicile. «Je suis swing! Je suis swing!...» et l'on risque d'être fusillé... l'un parce qu'il passe des renseignements au service secret, l'autre parce qu'il héberge un proscrit, le troisième parce qu'il s'occupe d'une feuille clandestine... qui n'a pas d'angoisse, qui n'a pas de souffrance morale à surmonter? N'empêche... -et peut-être pour cela même- tout le monde se presse aux spectacles, même les plus idiots, et s'amuse!... «Je suis swing, je suis swing!...» Je veux oublier la mort et les misères qui rodent... «Je suis swing, je suis swing...!» Rions en attendant d'être torturé dans les caves de la gestapo. Chantons! À défaut de mourir. Chantons! Pour ne pas montrer notre douleur. Chantons! C'est devenu notre façon de pleurer... Nous sommes «swing»!... Nous sommes tous affreusement désaxés. Le danger et la mort toujours présente nous ont rendus inconsciemment courageux!

Samedi 31 juillet 1943

Il y a bien des années, j'avais lu dans la collection «les contemporains» de la librairie Stock, des pages choisies des «Cahiers de Malte Laurids Brigge» de Rainer Maria Rilke, et cela m'avait paru totalement insipide et ennuyeux. Cette guerre a ceci de bon, qu'elle me donne le temps de relire certaines œuvres données comme intéressantes. J'ai donc repris la lecture, intégrale cette fois, des «Cahiers de Malte Laurids Brigge» et je suis étonné d'y découvrir des pages d'introspection admirables et des réflexions philosophiques qui m'enchantent.

On en revient toujours à ce même point, à cette leçon que donne Rainer Maria Rilke lui-même d'ailleurs à savoir qu'il faut lire les œuvres et ne tenir aucun compte des livres de critique, des monographies ou essais qui les concernent. Il ne faut pas davantage lire des extraits, car le choix sera toujours mal fait... Les pages que l'on vous offrira ne seront jamais les pages que vous auriez choisies.

C'est ainsi que la collection «les contemporains» m'avait présenté -semble-t-il- tout ce qui pouvait me dégoûter des «cahiers de M.L. Brigge» et avait écarté tout ce qui, au contraire, m'enchantait et me ravit. Pourtant, chaque fois que je lis une œuvre, je peste parce que, pour découvrir les passages qui me plaisent, je dois perdre un temps fou, à dévorer une quantité innombrable de pages qui pour moi n'offrent aucun intérêt. Quelle économie de temps et quelle jouissance concentrée ne procurerait pas un recueil vraiment bien fait de «pages choisies»? Mais, voilà! Qui pourrait extraire d'une œuvre, les passages que je désire retenir? Personne, sinon moi... que la vie est donc difficile! Pour avoir la quintessence personnellement idéale d'une œuvre il faut que je perde mon temps à la distiller moi-même.

* * *

L'optimisme est général et de rigueur, en Belgique. Du reste, il est évident que les faits de guerre et politiques prennent une tournure qui nous est beaucoup plus favorable.

Nous savons peu de chose des événements qui se déroulent actuellement en Italie, mais le seul fait que Mussolini ait jugé indispensable de démissionner prouve indubitablement, et une fois de plus, qu'un régime dictatorial ne peut-être que passer. Tôt ou tard, il doit s'écrouler. Le fascisme italien s'effondre, comme une construction de bois dont tous les piliers étaient intérieurement rongés des vers. Jusqu'au dernier moment, ils tenaient encore debout par force de l'habitude, mais ils n'avaient plus aucune solidité.

Evidemment, on voudrait que les répercussions de cet événement historique se fassent plus vite sentir chez nous. Mais probablement, devons-nous attendre encore un peu, car l'Allemand obtus ne suivra pas le mouvement aussi rapidement. Avant la guerre, je n'aimais pas l'Allemand, mais je ne me rendais pas compte que ce peuple était aussi inintelligent. (Bien entendu, je ne parle pas de certains de ses artistes; mais ceux-ci ne forment qu'une infime exception à cette règle dont je suis

de plus en plus convaincu: que l'Allemand est un peuple bête) Il faut l'avoir fréquenté pour s'en convaincre. Sans doute a-t-il des qualités, mais ce sont généralement les qualités mêmes de la non-intelligence: la discipline, la méthode (le «procédé» est le moyen que doit employer celui qui n'a pas l'intuition, ni le génie) l'obéissance passive, le respect des hiérarchies données, de même que, de l'autre côté, l'individualisme, l'esprit frondeur sont eux, les défauts de l'intelligence.

L'allemand se fera massacrer inutilement sans broncher. Il est dénué d'esprit critique. Sa correction n'est qu'un vernis disciplinaire, la brute ne demande qu'à se réveiller. Sa crédulité est phénoménale, sa fourberie est endémique. Son amour des parades militaires suffirait d'ailleurs à prouver son insuffisance mentale.

Mais ce qui est renversant, c'est de constater ce que leurs dirigeants peuvent leur faire gober. Nos journaux reproduisant les articles de propagande allemande, nous avons pu nous rendre compte de la chose d'une manière indiscutable. Les raisonnements les plus illogiques, les plus ahurissants, les plus grotesques mêmes peuvent leur être servis. Des contradictions formelles à dix lignes d'intervalle ne les frappent pas. Des explications absolument loufoques leur sont données avec une gravité professorale qui en accentue encore le ridicule.

D'ailleurs, comme le dirait sans doute mon ami Notermann: ce sont toujours les imbéciles qui se croient supérieurs aux autres. C'est la caractéristique même de la déficience mentale.

Tout peuple qui se prétend «élu» et «désigné» (par qui? Et comment?) pour diriger les autres, prouve par le fait même, qu'il a besoin de rênes et d'être rigidement conduit par ses frères plus intelligents.

Mardi 3 août 1943

J'ai achevé la lecture des «Cahiers de Malte Laurids Brigge» et je constate que j'ai médité -il y a quelques jours- de la collection «les contemporains». Ma lecture achevée, je constate en effet, que moi-même je ne serais point parvenu à extraire de l'ouvrage de Rilke, tout un recueil de pages choisies. Il n'y en a pas assez qui retiennent mon attention, pour cela! Décidément, je ne puis récuser ma première impression au sujet de cette œuvre. Les chapitres initiaux m'avaient laissé croire que j'avais mal jugé l'ouvrage, jadis. Mais la suite me prouve hélas, qu'il n'en est rien.

Les «lettres à un jeune poète» sont admirables et riches de pensées, mais les «cahiers de Malte Laurids Brigge» ne peuvent me plaire. Les quelques remarques intéressantes qu'ils renferment, sont noyées dans un trop grand océan de rêvasseries sans consistance, de souvenirs fiévreux, de réflexions plus ou moins délirantes et sans intérêt humain. Il n'y a là que jeux personnels, d'un raffinement aristocratique et maladif. J'aime mieux ce qui sent la bonne santé, la vigueur, même si la délicatesse y perd! Dans cet ouvrage, Rilke annonce le surréalisme avec ses songes morbides, son irréalité recherchée et décevante.

Mais ce qu'il est curieux de constater, c'est le succès de ces «cahiers». Il est vrai que le «snobisme» y est pour beaucoup. Néanmoins, y a-t-il tant de gens dépourvus d'imagination, dépourvus de la douce faculté de rêver, pour qu'ils se délectent ainsi des rêves d'un autre? Rêves inconsistants pour rêves inconsistants, je préfère m'amuser des miens que perdre mon temps à déchiffrer ceux de Rilke!

Le rêve creux mais élégant serait-il tout de même une denrée vendable et demandée sur le marché?

Jeudi 21 octobre 1943

«La pensée est-elle quelque chose sans un penseur? Voilà ce qu'il faudrait établir. Penser le vide signifie-t-il ne rien penser?»

A ce moment, Colette me rejoignit dans le lit, où je lisais, en attendant qu'elle vînt se coucher. Elle se pencha sur moi et demanda:

- Dans quoi es-tu plongé?

- Dans le «Choix»... un intéressant petit bouquin de la «Nouvelle encyclopédie philosophique». Que penses-tu de cela: «Penser le vide signifie-t-il ne rien penser»?

Elle m'a regardé de ses grands yeux moqueurs

- C'est à des idioties pareilles, que tu t'amuses! Tu deviens tout à fait comme ces professeurs ridicules dont tu te moquais tant autrefois...

Nous éclatâmes de rire.

- Pardon! répliquai-je. J'ai critiqué les professeurs qui ont une «marotte» et veulent en imposer l'étude à tout le monde. Mon cas est tout différent; je m'amuse en lisant ces dissertations philosophiques, mais je ne veux obliger personne à en faire autant!

- Heureusement! s'écria-t-elle, car je t'enverrais vite au diable... Et de qui est ce bouquin?

Je lui montrai la première page.

- De Jean Grenier! Éclata-t-elle comiquement. En voilà un nom! A-t-on idée de s'appeler Grenier! J'enverrais vite son bouquin au grenier, moi si j'étais à ta place!...

Et de rire, à nouveau!

J'envoyai le livre sur l'étagère à côté de moi, me coulai sous les couvertures à côté de Colette et bientôt nous éteignîmes nos rires dans un baiser. Embrasser sa femme dans la joie, n'est-ce pas infiniment plus sage et positif, que de se demander «si penser le vide signifie ne rien penser»?

Tout en ayant l'air de dénigrer la philosophie, Colette venait de m'en donner une fort précieuse leçon pratique. Sa moquerie était un rappel à l'ordre narquois et souriant, un rappel à l'ordre me disant: souviens-toi! Le vrai ne doit pas prendre trop au sérieux les philosophes! Leurs discours sont souvent intéressants, mais la recherche métaphysique est dangereuse et agit un peu comme l'alcool. A force de vouloir expliquer l'inexplicable, définir l'infini, démontrer l'indémontrable, l'esprit tourne en rond sans jamais aboutir à rien de positif, s'hypnotise sur des problèmes oiseux, perd son temps... quand ce n'est pas même tout son bon sens! La philosophie est capiteuse; il faut en user modérément, comme d'un bon vin: assez, pour en apprécier toute la saveur; pas trop, pour que le cerveau n'en soit point troublé.

Quelle qu'attrayante qu'elle soit, la philosophie apparaît souvent -à cause de ces cascades de problèmes, que l'auteur pousse jusqu'à l'absurde- comme une science vaine, décevante, mère de tous les pessimismes et de tous les découragements.

Pour ma part, les Jean Grenier (que je commence à lire, seulement!)

m'intéressent, mais je préfère m'en tenir cependant à un sain et exaltant mysticisme. Comme la théorie du «lilâ», du jeu divin, est plus dynamique, engendreuse d'enthousiasme, de vie positive, de bonté, de sagesse, que les jeux de mots de la métaphysique scientifique, mesquine et occidentale!

«Je suis un dieu qui, m'ennuyant du parfait, m'amuse à retrouver la perfection que je me suis volontairement cachée, pour prendre mieux conscience de moi-même. Qu'importe donc, si penser le vide équivaut à ne rien penser!»

Pratiquement, une bonne mystique aide mieux à vivre qu'une bonne métaphysique. Je l'ai expérimenté ces derniers jours, où le fait maintenant patent qu'il nous faudra passer un nouvel hiver de guerre avait provoqué chez moi, comme chez d'autres, un certain découragement.

Comment en sortir? La littérature ne peut trouver en Belgique un débouché suffisant, du moins pour un père de... «famille nombreuse». J'ai donc été voir mon ami Louis Clette, grand importateur-exportateur du «marché noir en gros... utilisé par les services officiels français et belges»!! (plus on met de l'«ordre nouveau» quelque part, plus la «combine» reste maîtresse! Quelle pitié!) et depuis le lundi 20 septembre, je lui sers de secrétaire privé. C'est un métier bien curieux et qui est fertile en révélations peu reluisantes sur le genre humain. Peut-être en tirerai-je un jour quelque nouveau «Topaze», œuvre pour laquelle Louis Clette a d'ailleurs la plus profonde admiration, parce qu'il la vit... mais là, n'est pas la question!

Je me suis mis à ce nouvel et bien étrange travail -n'ai-je pas commencé par aider à emballer des tubes de pâte dentifrice?!- avec un calme et un détachement extraordinaire. J'ai délaissé presque avec joie mes travaux littéraires. Tout me semble si vain. Faire ceci ou cela, ici-bas, au fond quelle importance cela a-t-il? C'est notre petite «gloriole» personnelle qui attache beaucoup de prix à une chose plutôt qu'à une autre. Mais en réalité, tout cela est si éphémère, si vain! Quelle valeur cela peut-il avoir vis-à-vis de l'absolu? J'ai passé plusieurs jours ainsi, exécutant soigneusement tout ce qu'il me fallait faire, mais voyant les choses d'une hauteur inaccoutumée, vivant sur terre avec surprise, comme si je me trouvais dans un pays étranger, et regardant l'humanité avec curiosité mais comme si elle ne me touchait guère. J'avais l'impression d'appartenir à un autre monde et d'examiner provisoirement une fourmilière dont bientôt je ne m'inquiéterais plus. Ce détachement, cette sorte de béatifique dépaysement est certainement un don de l'esprit qui retrouve l'absolu, une faveur qui l'aide à estimer -mieux que la métaphysique raisonneuse- la valeur exacte de cette vie pleine de charme pourtant, dans le relatif.

Dimanche 20 février 1944

Journal: Depuis que je travaille pour Louis Clette, et plus spécialement depuis qu'il m'a adjoint comme collaborateur littéraire à J. Léonard, aux éditions de l'Etoile, dans lesquelles il a une participation de 500.000frs je n'ai plus une minute à moi. Je ne trouve plus le temps d'écrire pour mon compte, qu'entre dix heures et minuit. Aussi ai-je de nouveau abandonné mes «exercices d'élargissement».

Le travail aux éditions de l'Etoile est abondant, mais ne me déplaît pas: lecture et jugement des manuscrits soumis par les auteurs, choix et recherche des textes pour la collection «les grandes œuvres du passé, correction des épreuves, rédaction de notices bio-bibliographiques sur les auteurs célèbres que nous rééditons... Tout cela m'apprend beaucoup de choses, pas toujours très réjouissantes sur le goût du public, l'imbécillité des libraires, les défauts des écrivains, et me fait revoir quantité de notions oubliées sur l'histoire de la littérature française. Mais cela est trop accaparant! Voilà le mal!... D'un autre côté, ces journées de labeur intense m'empêchent de trop songer à la guerre, et de me morfondre parce qu'aucun progrès sensible ne semble se réaliser. Je dis «ne semble», parce que, évidemment, nous sommes très mal placés pour en juger...

L'abrutissement physique et intellectuel dans lequel je me trouve certains soirs -en rentrant- a cela de bon, qu'il est un excellent remède contre le «cafard» qui m'aurait peut-être gagné, comme beaucoup d'autres, au cours de ce long hiver d'attente.

Exercice: Le destin m'a curieusement bien placé pour examiner, pour «toucher du doigt» serais-je tenté d'écrire, les deux aspects extrêmes de la femme: le bon et le mauvais, l'ange d'altruisme et le petit animal égoïste et stupide.

Il me suffit pour cela de considérer mon admirable Colette d'une part, et mes deux filles aînées de l'autre. Alors qu'en cette époque pénible, où tout est difficile, où nous devons nous restreindre en tout, nous priver du secours de tout personnel, Colette «trime» du matin à minuit pour abattre à elle seule l'ouvrage d'une servante, d'une femme de ménage, d'une cuisinière et d'une femme de chambre. Pendant ce temps, mes deux grandes filles ne songent égoïstement qu'à leurs jeux et cours de danse. Je les regarde souvent avec consternation. Comment, venant de Colette et de moi, peuvent-elles à ce point manquer de cœur, de prévenance et même d'égards envers nous? Elles sont égoïstes, vaines, paresseuses, désordres, n'ont jamais la moindre initiative aimable, évitent autant que possible de venir en aide dans le ménage, ne font uniquement -et de la plus mauvaise grâce du monde- que ce qu'on leur ordonne de faire. Car il faut toujours se fâcher et crier pour obtenir d'elles, l'aide la plus minime. Comment, voyant les difficultés dans lesquelles nous nous débattons, n'ont elles pas l'esprit -à défaut le cœur- de venir toujours et spontanément à l'aide de leur mère, au lieu de la considérer véritablement comme une servante? Combien de fois n'a-t-il pas fallu les gronder pour cela? Mais les reproches glissent véritablement sur leur indifférence et leur égoïsme. Sans doute leur paresse les fait-elle manquer de culture et de jugement, mais leurs défauts

proviennent tout de même, en ordre principal, d'un manque de sensibilité. Il est des jours où je suis las de me fâcher, où je me prends véritablement à les haïr. Je comprends à présent les parents qui placent leurs filles en pension ou ont hâte de les marier. Pourtant, il faut réagir. Les parents sont les coupables, n'ont que des obligations... Il faut aimer quand même ces petits monstres !

Mais j'aurai beau faire, cet amour n'égalera jamais en puissance, ni en admiration, celui que j'ai pour ma Colette.

Celle-ci m'inquiète un peu ces derniers temps. Elle se surmène, s'épuise, et se plaint depuis quelques jours d'avoir des points dans le dos et la poitrine. Elle dit parfois... Non, je ne veux pas l'écrire. Ce n'est pas vrai !... Je ne veux pas que ce soit vrai... N'empêche, je tremble et ne sais que faire! Nous tournons dans un cercle vicieux. Ce qu'il lui faudrait, c'est du repos et de l'aide. Et pour cela, il faut que la guerre finisse... Suis-je donc destiné à faire le malheur de celle que j'aime? Je n'aurais jamais dû l'associer à ma vie de raté. Ne pourrai-je jamais lui offrir le confort, l'aisance, la vie... simplement agréable -toutes choses auxquelles elle a cent fois le droit-?

Ma pauvre Colette! Mes lamentations ne servent à rien. J'aurais bien voulu t'offrir tout ce que tu mérites; j'ai toujours loyalement travaillé dans l'espoir d'y arriver. Pourquoi n'ai-je jamais réussi ? Le destin veut-il que je me maudisse davantage encore et que tu deviennes malade ? Non. Non !... Je lutterai jusqu'au bout. Si la vermine en feldgrau quitte le pays assez tôt, j'arriverai à te rendre plus libre, plus heureuse... Mais pourvu qu'il ne soit pas trop tard !

Mais non! Pourquoi serait-il trop tard? Pourquoi s'abandonner ainsi à de sombres idées?

Faire front!

Toujours.

Tel est le vrai courage, la vraie grandeur!

Il faut bannir toute lassitude.

... Des mots, des mots!

4 sur 10 pour cet exercice!

Dimanche de Pâques 9 avril 1944

Je lis dans ces très vivants et colorés souvenirs de Roland Dorgelès : «Quand j'étais montmartrois.» les lignes qui suivent:

« - Tout de même, reprit Fossette, pratique avant tout, il faut bien que Roger écrive pour vivre.

- Nin! Vivre pour écrire! Le présent ne compte pas. On se nourrit d'avenir. On broute des nuages...

... Ce prophète penché sur l'abîme, nous obligeait à regarder. C'est vrai, deux routes s'ouvrent devant nous, laquelle faut-il prendre? Travailler, sans aucun profit, l'idéal au bout. Ou gâcher de l'encre, gâcher du plâtre, se gâcher soi-même...

Ceux qui se croient les plus malins coupent la poire en deux: la moitié du temps pour gagner sa croûte, l'autre pour faire son œuvre. Mais cela dure combien? Insensiblement, de l'art on glisse au métier. Un tableau de bâclé pour acheter une robe; un conte de deux cent lignes pour offrir un dîner. Le pinceau devient un outil, la plume un instrument, et quand on veut se ressaisir, il est trop tard.

On en connaît, qui ont ainsi pris le mauvais chemin. Aujourd'hui, retranchés dans leur graisse, ils n'ont plus rien à désirer. Des titres, des fonctions, des honneurs, et la mangeoire pleine. Mais quand ils pensent à leurs ambitions de jeunesse, ils ne sont peut-être pas si fiers. Juste retour des choses: ils ont eu peur de manquer de bifteck, et c'est le bifteck qui les a mangés.»

Hélas!

Que répondre à cela?

Insensiblement, de l'art on glisse au métier... Oui!... Un conte de deux cents lignes pour offrir un dîner... La plume qui devient un instrument... et l'on écrit sans broncher, une «Maison du grand amour»!

Hélas !

Pourtant il ne me semble pas que j'ai tort.

Evidemment, si j'étais seul... Je me nourrirais peut-être d'avenir. Mais ce n'est pas sûr!... De toute façon, quand on a femme et enfants, «on ne broute pas des nuages».

Mais ce n'est point cette excuse là que je veux invoquer, au moment même où je termine (j'ai écrit le mot FIN, il y a un quart d'heure !) Ce roman à l'eau de rose et au jus de guimauve: «La maison du grand amour», dont le titre m'a été imposé par Léonard (avant qu'il ne soit arrêté par la Gestapo) pour ses éditions de «l'Etoile».

Non ! Il y a une autre excuse. Plus pénible et plus juste, à la fois. Je ne m'en rends que trop compte, depuis que je travaille dans une maison d'éditions: c'est l'imbécilité et l'incompréhension du public. Publier une œuvre belle et forte, c'est un four (commerciallement parlant); publier une idiotie en français approximatif (genre Lilian Alone) ce sont des rééditions assurées dans les quinze jours ou le mois.

Alors, le pur, celui qui broute les nuages et se désaltère du futur... N'est-ce pas lui l'imbécile?... Pourquoi vouloir faire une «œuvre» pour des imbéciles? Celui qui réussit et qui, parce qu'il réussit, est sacré grand homme, c'est celui qui plaît aux imbéciles, c'est à dire celui qui a écrit tout ce qu'on veut... sauf ce que l'on peut appeler «une œuvre».

D'autre part, même une «œuvre» est éminemment périssable. Alors pourquoi se mettre martel en tête et souffrir pour créer «une œuvre»? La seule œuvre digne d'être entreprise, c'est le perfectionnement, l'embellissement de son âme... avec les bienfaits qui en découlent naturellement pour les autres. Et pour cela, -si on tient à en écrire quelque chose !- un cahier d'»exercices d'élargissement» est amplement suffisant!

Une œuvre à faire: uniquement pour soi, pour son plaisir propre!... Tant mieux, si quelque curieux futur y trouve également le sien!... Le reste est métier.

Dimanche 7 mai 1944

(9h. Du matin)

Une alerte au moment même où j'ouvre ce cahier!...

Mesdames les sirènes! Votre bruit ne m'empêchera point de préciser ici, le problème auquel je pense depuis deux jours. Il est encore flottant en mon esprit, mais j'ai l'espoir, en tentant de le mettre par écrit, de le rendre plus limpide. La rédaction de pensées métaphysiques vous oblige en effet, à fixer de façon plus serrée l'esprit sur le sujet, à ne pas dévier de la ligne que l'on a aperçue au départ.

Or donc, je songe aux mystiques hindous, dont la vie et les efforts se résument à peu près à ceci: recherche de la perfection spirituelle, détachement de tout ce qui concerne le corps et la vie terrestre. Ils veulent retrouver Dieu en eux et mourir sans regret afin de ne plus être forcés de renaître ici-bas. Atteindre la béatitude éternelle et ne plus jamais la quitter est assurément un but digne d'envie et pour lequel on peut accepter de souffrir les plus grands sacrifices. Mais encore une fois, c'est un but purement égoïste. Perdre sa personnalité, se fondre en Dieu: c'est parfait. Mais le vouloir, ne songer et ne travailler qu'à cela c'est en fin de compte, ne vouloir que son propre bonheur, ne songer qu'à soi. Toutes les macérations des ascètes, tous leurs héroïques renoncements n'y changeront rien, ne seront jamais en somme que des manifestations d'égoïsme, des manifestations d'égoïsme d'autant plus grandes que leurs mortifications et pénitences seront plus violentes.

Pourtant, il est clair que l'humanité doit chercher à s'élever spirituellement et qu'elle ne peut y arriver qu'en raison même du perfectionnement moral de chacun de ses membres. Vu sous cet angle, le but du «yogiste» semble donc légitime.

Antinomie? Ou faut-il se résoudre à admettre que le but final de la vie doit être un but égoïste?

Cela nous répugne infiniment, à nous qui sommes malgré tout, imprégnés d'esprit chrétien et pour qui l'altruisme est la suprême élégance.

(Le bruit des explosions d'un chapelet de bombes tombé sur les environs de Bruxelles a malgré tout coupé mon raisonnement. Un mauvais point! Oublions le ronronnement des bombardiers et les coups rageurs de la D.T.C.A. -Reprenons:)

Le mystique hindou, avec son idéal égoïste, a-t-il tort ou a-t-il raison? Sans doute, le problème est-il mal posé de cette façon... En réalité, dans un monde tendant vers la perfection, le bien particulier et le bien général doivent se confondre. Je l'ai dit en commençant, lorsque l'on a atteint la plénitude divine, la question ne se pose plus, puisque tout est confondu dans la béatitude de l'infinie impersonnalité. L'antinomie n'apparaît que sur le chemin menant au but, non au but même. Ceci indique que la contradiction et l'erreur doivent se trouver sur le plan des moyens, non sur le plan final. Le sens de la philosophie utilisée est bon, le procédé est mauvais. L'égoïsme et l'altruisme doivent se confondre.

Il faudrait donc arriver à se perfectionner moralement, non pas sans le vouloir -car sans la volonté on n'arrive à rien- mais sans égoïsme. C'est à dire sans avoir en vue le profit que l'on en retirera ici ou dans un autre monde. Vouloir s'élever, non pour soi, mais parce qu'il est utile à tous que le plus possible d'êtres s'élèvent; vouloir s'élever, non pour soi seul, mais pour soi et les autres, pour le bien qui en résultera impersonnellement.

Jusque dans la macération ascétique, il convient donc de veiller à cette distinction subtile: il faut se perfectionner, tendre vers l'idéal, parce que cela est bien, non parce que cela vous sera utile ou compté, un jour futur. La mortification n'est rien, ou même mauvaise; «tout réside dans l'intention» le but de la mortification.

En somme, jusqu'au bout du voyage et même dans les sphères les plus élevées - peut-être même là, plus qu'ailleurs- il faut toujours en revenir à l'éternel précepte: Le pur donne de bons fruits, non parce qu'il le veut et dans un but intéressé, mais naturellement.

Il faut atteindre la béatitude éternelle non en la cherchant comme une récompense pour ses renoncements et le rejet de la vie terrestre -ce qui est au fond, une insulte à dieu qui nous a placés ici- mais sans la rechercher, en vivant le plus sagement possible, ce qui pour tous -pour soi, pour les siens et le monde- sera la vie la plus féconde... et sans doute la seule digne de récompense. Car la récompense serait immorale, si elle allait à celui qui ne recherche qu'elle.

Si je ne suis guère partisan de l'art pour l'art, je crois au contraire au «bien pour le bien».

.....

L'alerte est terminée.

Ma méditation aussi!

Lundi 22 mai 1944

Je viens de terminer la lecture du «Pèlerinage aux sources» de Lanza del Vasto. Cet ouvrage m'a enthousiasmé et rempli d'admiration pour l'auteur.

Son «Judas» m'avait déjà intéressé au plus haut point, mais cette œuvre-ci est peut-être plus riche et aussi plus finie; elle est comme parfumée d'une grâce désinvolte et ironique qui ne lui fait rien perdre pourtant de sa profondeur.

Lanza del Vasto a le don de rendre lumineux, d'expliquer en quelques mots les philosophies les plus compliquées, les idées les plus absconses; et cela, avec une élégance raffinée; dans un style presque lyrique qui est pourtant simple et merveilleusement clair. Cela ne cesse de m'enchanter et de me confondre.

Parmi les multiples idées qu'il évoque ou discute, j'ai songé hier et aujourd'hui, à cette objection qu'il oppose à l'un de ses amis brahmanes: «Vous craignez la réincarnation plus que la mort. Moi, j'aime ce monde; il ne me déplairait pas du tout après ma mort d'y revenir.»

Cette peur de la réincarnation chez les hindous est assez curieuse et même illogique, à mon avis. Ils considèrent la vie sur cette terre comme une punition et gâchent leur existence à toutes sortes de mortifications, afin de mériter de ne plus devoir redescendre ici-bas. Tout d'abord, si une puissance divine a jugé bon de créer cette terre et de nous y placer, c'est une insulte de notre part, de la trouver mauvaise et de dire «non» à la vie terrestre. La créature n'a pas à juger l'œuvre du créateur. En ce faisant, elle manque d'humilité.

Mais là n'est pas la question! Puisque pour l'hindou, Dieu est «lui-même», partons de ce point de vue. S'il a créé la terre pour se punir, c'est qu'il avait dû d'abord créer le mal. Et pourquoi aurait-il créé le mal, sinon parce qu'il était las de l'infinie et éternelle perfection? Dieu créa donc la terre et le mal pour se distraire. Nous retrouvons ici le «lîlâ», le jeu divin. Mais ce «mal», dans ce cas, n'est-il pas un bien, puisqu'il est un remède au bien infini? «Mal» et «bien» n'ont plus guère de sens, une fois qu'on se place sur ce plan; ils n'ont pas plus de sens que «sel» et «sucre», tous deux sont des attributs utiles au divin. Pourquoi le sel et le sucre seraient-ils plus mal ou bien l'un que l'autre?

Et si dieu se multipliant et s'individualisant cherche à se distraire de son ennui en vivant en chacun de nous sur cette terre d'illusions qu'il a créée pour s'illusionner lui-même et oublier l'ennui de la béatitude infinie, le «moi» du brahmane fait fausse route en s'efforçant de ne plus revenir ici-bas, puisqu'au fond, ce «moi» qui est dieu ne cherche qu'à se distraire, donc à revenir sur terre.

En somme, par un curieux détour, on en arrive à «l'alternance» que prônait Montherlant; et tout bien réfléchi, la vraie sagesse et le vrai bonheur sont sans doute d'accepter la joie de vivre sur cette terre quand on y est, et la joie de goûter la béatitude éternelle et la divine lumière, quand on est de l'autre côté de la mort. Il faut aimer le sel et le sucre. Les goûter tour à tour pour les apprécier pleinement, et se réjouir à l'idée qu'on dégustera l'un après l'autre, et l'autre après l'un, sans vouloir

jamais rejeter l'un des deux définitivement.

Dimanche 27 mai 1944

J'ai parcouru, l'autre jour, les pages de ce cahier, et ce matin, les pages de mon petit carnet de «Thèmes et idées à développer». Ces lectures m'ont suggéré quelques réflexions.

Abandonnons donc aujourd'hui, le plan de l'absolu pour le plan personnel, et voyons si nous ne pouvons rien tirer de nos réflexions sur nous mêmes.

Commençons par ces «exercices d'élargissement». J'ai constaté avec stupeur, car j'avais tout à fait perdu la chose de vue, que les 1^{er} et 17 juin de l'année passée, j'avais esquissé ici -et mieux peut-être que cette année-ci- les mêmes raisonnements que ceux que j'ai notés les 7 et 22 mai 1944.

En constatant cela, ma première réaction fut la suivante: Quel est le motif qui me pousse à écrire ces notes? Je les écris, parce que je sais, comme Paul Valéry que : «Trouver n'est rien. Le difficile est de s'ajouter ce que l'on trouve.» Or, j'estime que le fait de discipliner sa pensée –toujours trop prompte à passer à un autre sujet- le fait de discipliner sa pensée en la rédigeant, est un excellent exercice, qui vous permet justement de «s'ajouter ce que l'on trouve». Bon ! Mais puisque, méditant sur telle ou telle donnée philosophique, mon esprit réagit de la même façon à un an d'intervalle, c'est donc que la première fois, je ne m'étais pas vraiment «ajouté» ma réflexion profonde... Et, constatant cela, j'étais évidemment assez déçu!

Mais, réfléchissant à cette question, je me dis que ce raisonnement n'est pas le bon.

Si, à un an d'intervalle, méditant sur des attitudes philosophiques identiques, je «trouve» en moi la même réaction, cela prouve au contraire que la première fois je l'avais si bien ancrée dans mon esprit, que je me l'étais

(Page sautée en cours de rédaction de ces notes,
pendant l'alerte cinquième de ce jour.
Maîtrise de soi, pas encore totale !! Hein? Vantard!...)

si bien «ajoutée», qu'elle en était devenue inconsciemment une partie réellement intégrante de moi-même. Ainsi, réfléchissant sur le même problème, je suis retombé tout naturellement dans le même raisonnement. Je m'étais donc bien «ajouté» mon raisonnement premier. C'est donc parfait. Il faut donc veiller à ce que semblable exercice ne crée pas une «ornière» dans laquelle je retombe infailliblement. «S'ajouter ce que l'on trouve», oui! Mais ne pas en perdre pour cela sa lucidité et sa liberté!

* * *

Autre question. Le fait de méditer de la sorte pendant que sonnent les alertes, que passent les escadrilles de bombardiers... et que parfois, tombent des bombes sur les gares les plus proches, n'est-ce pas un signe de décadence? C'est bien le reproche que l'on fait aux Byzantins, qui discutaient du sexe des anges, alors que leur cité courait le plus grave péril. Le cas ne me semble pas le même.

En réalité, je m'inquiète énormément de la guerre actuelle, de la marche des offensives alliées et des suites possibles de tous ces événements. Quand des avions passent au-dessus de la maison, comme en ce moment, et que les lugubres sirènes ont retenti, je suis inquiet pour mes petits, je ne le nie pas. Il n'y a donc aucune inconscience de ma part, à écrire pendant ces moments. Au contraire, ces exercices d'élargissements, deviennent alors des exercices de volonté, de maîtrise de soi. La méditation n'est plus seulement alors du détachement, mais un combat vainqueur sur ses nerfs et la panique du moi mesquin. Je crois que loin de me laisser aller à une stupide décadence, c'est au contraire à un exercice de «fortification de l'âme» que je me livre.

* * *

Passons au carnet de «Thèmes et idées à développer».

Je suis épouvanté, en le parcourant, de constater le nombre de sujets intéressants (à mon avis, naturellement!) Que je voudrais traiter, soit en romans, soit en drame, soit en poèmes. Il me semble que même si je n'avais que cela à faire, si je pouvais me consacrer uniquement à ces travaux de choix, j'ai là de la matière pour le restant de ma vie. Hélas! Que pourrai-je réaliser de tous ces beaux projets? Le travail quotidien «de rapport financier immédiat» prend tant de temps!

Comment écrire ces «Jongleurs de Dieu» auxquels je songe depuis des années? Et cette «Musique des crimes» qui ferait mes délices? Et ce «Périple intérieur» qui serait bien intéressant? Et cet «Egoïste» qui serait poignant et vrai?... Comment? Alors qu'il faut que je prépare vite une plaquette populaire d'aventures, ou une autre à l'eau de rose, ou -bientôt je l'espère pourtant!- des articles pour le «Pourquoi Pas?»

Aurai-je un jour le bonheur de ne pas avoir à me disperser ainsi?

Appelons à notre secours, l'égoïsme philosophique hindou!... Peu importe que ces œuvres soient écrites ou ne le soient jamais, pourvu que tu aies pu t'en repaître en ton âme et qu'elles t'aient aidé à progresser sur le sentier de la Sagesse.

Oui!... Mais je ne suis pas heureux pleinement si je progresse seul! J'aime partager ce que je trouve. Ce genre de progrès solitaire est de l'orgueil et de l'égoïsme. Le progrès en groupe est seul humble et beau!...

...Et voilà de nouveau le progrès, sous forme de bombardiers, au dessus de nos têtes!...

Quelle misère, que l'homme en soit arrivé là!

Dimanche 18 juin 1944

Depuis le 6 juin, nous vivons des heures fébriles d'attente anxieuse et d'espoir. Le débarquement n'est plus un mythe. Le premier de cette extraordinaire et terrible entreprise est un fait accompli, à présent. Il a réussi merveilleusement et c'est notre espérance même qui est en marche depuis treize jours.

Les luttes extrêmement dures -semble-t-il- qui se déroulent en Normandie, occupent la part principale de nos pensées. Ce sont les nouvelles de là-bas dont nous sommes le plus avides. La prise d'un petit village normand, d'un Pont l'Abbé, d'un St Sauveur-le-Vicomte, nous réjouit plus que l'avance foudroyante des armées alliées en Italie, ou l'offensive russe en Carélie... car le Cotentin, la Normandie, c'est la France, et la France... c'est déjà la Belgique!

Nous nous imaginons la joie de Bayeux délivrée, et l'émouvante visite que viennent d'y faire, les généraux de Gaulle et Kœnig; pour nous, ceux-ci ne sont-ils pas déjà des figures de légende?

Que d'hommes -hélas- meurent dans cette belle Normandie! Mais avec quel héroïsme, quelle ivresse de victoire!... Des échos nous parviennent de cette geste tragique, et des émouvantes réactions des Normands libérés. Que d'exploits naïfs et sublimes! Que de sang aussi! Mais quel enthousiasme!

Oui, cette fois la France, la chère France, se réveille et se retrouve! Et je reste songeur, les larmes aux yeux, devant toute cette belle gloire active et exaltante, qui vous empoigne, qui vous étreint... Et je me vois enfin, perdu dans ce grand et morne Bruxelles, m'escrimant moi, pendant tout ce temps, sur des buts qui semblent si minuscules et si vains... travaillant obscurément à d'obscures besognes, des besognes utiles peut-être, mais sans panache.

Mais pourquoi se plaindre? J'aurais tort. Je ne suis pas fait sans doute pour les épopées. Mon idéal profond d'ailleurs, est plus calme. Ainsi ai-je toujours cherché à faire plaisir à tous ceux qui m'approchaient et mes buts immédiats furent d'être un bon fils, un bon mari et un bon père... m'estimant heureux si je parvenais à les atteindre et si j'obtenais l'amour de tous ceux qui me sont chers.

* * *

Les Allemands font un «chien fou» de leurs attaques sur l'Angleterre, par avions sans pilote. Dans leurs journaux, il n'est question que de cela, avec des titres s'étalant sur toute la largeur de la page. Des autres événements, on ne parle plus!... Et cela sent tellement la malice cousue de fil gris, la manœuvre destinée à détourner l'attention, le prétexte pour ne pas parler des difficultés et défaites qui se présentent un peu partout, que le plus obtus des Belges en rigole doucement. Ce n'est pas peu dire! Et ce point de comparaison seul, donne une idée de l'imbécilité... «totale» de ce peuple teuton, dont l'esprit comme l'estomac ingurgite tout ce qu'on lui présente.

Les derniers commentaires publiés par la propagande allemande sont typiques à cet égard. Nous savions déjà que ces gens n'ont aucun sens du ridicule; mais sont-ils vraiment à ce point, dénués de tout esprit critique? A quelques lignes d'intervalle par exemple, on leur dit: «ces cochons d'Anglais ont poussé l'infamie jusqu'à se battre dans les rues de Rome» et: «Rome a été évacuée par nos troupes, sans combat»... et le bon boche croit, à la fois: que les «cochons d'Anglais» ont commis le sacrilège de combattre dans la ville éternelle, et qu'ils n'ont aucun mérite à l'avoir prise, puisque les Allemands l'avaient évacuée sans résister! (Sans compter que s'il y avait eu combat, les Allemands étaient aussi sacrilèges que les autres !)

Le «mur de l'Atlantique» était infranchissable, et tout et tout... Maintenant qu'il est franchi, nos Goebels déclarent: «Nous n'avons jamais voulu empêcher les Anglo-Américains de débarquer et nous ne voulons pas les rejeter directement à la mer. Le débarquement de leur armée permettra d'arriver à une décision et de finir plus rapidement la guerre...». Nous sommes tout à fait d'accord!... Mais, ces idiots ne donnent pas cela, dans le sens où nous le prenons. Pour eux, ils veulent faire croire qu'ils auront ainsi l'occasion de combattre l'armée anglo-américaine et de la pulvériser. Donc, ce débarquement est une faute stratégique (comme la prise de Rome, bien entendu!... Et toutes les autres avances des alliés!) Et ils s'en réjouissent...!

On croit rêver, en lisant ces élucubrations présentées pourtant avec le plus grand sérieux! Car alors... pourquoi s'être échiné à construire ce «mur de l'Atlantique»?

Non, décidément, ces brutes sanguinaires, fourbes et teutonnes sont trop bêtes!

A la haine -que ma sagesse n'est pas encore assez forte pour dominer- à la haine que je leur voue, s'ajoute le mépris le plus profond et le plus «total» pour leur manque manifeste d'intelligence.

Mercredi 21 juin 1944

Dans son intéressant ouvrage «Les livres et la vie», Georges Rency écrit ceci, à propos de l'Egmont de Goethe:

«Les Romantiques -et Goethe en est un au premier chef- avaient tort. Nul ne leur commandait de prendre pour héros de leurs romans et de leurs drames des personnages historiques. Mais dès qu'ils l'avaient fait, ils avaient l'obligation morale de les peindre tels qu'ils étaient, tels qu'ils avaient vécu, en tâchant de se rapprocher le plus possible d'une ressemblance parfaite. C'est ainsi que font les bons portraitistes. Ceux qui dédaignent la ressemblance, ce sont tout simplement des maladroits ou des impuissants»

Ces quelques lignes me prouvent que j'ai raison de renoncer à mettre directement en scène St François d'Assise et ses frères dans le drame: «Jongleurs de Dieu» auquel je songe. En effet, l'observation de Rency me montre que même un critique intelligent y chercherait immédiatement une «reconstitution», un «portrait», alors que l'aventure des Franciscains n'est à mon point de vue, qu'un simple «support» d'une idée. Je n'ai nullement l'intention de faire un «portrait»; la ressemblance m'importe peu et je compte prendre toutes les libertés qui me sembleront bonnes, pour illustrer ma thèse. Je ne veux pas plier le thème au portrait, mais bien le portrait au thème. Et cela, le critique -même intelligent- ne le comprendra pas. Quant à l'imbécile, il ne recherchera que les détails qui ne concordent pas avec les vérités historiques. Or, St François d'Assise est un personnage trop bien connu. Mieux vaut donc m'inspirer de son ordre, mais -officiellement- en présenter un imaginaire. Ainsi personne ne se lancera à corps perdu, sur ce que je n'avais pas l'intention de mettre dans mon drame... Mais quand, pourrais-je entreprendre ce travail?

Pour l'instant -en cette période d'attente et d'anxiété qui redouble- j'ai trouvé un excellent remède pour calmer les nerfs et favoriser la maîtrise de soi: après quelque vingt ans, je me suis remis à faire des vers!

J'ai commencé la rédaction de ma «Musique des cimes». Je me demande si j'en verrai jamais la fin? Dans dix ans peut-être...! Je cisèle une strophe à peu près par soirée!... A cette vitesse là, évidemment!... Mais c'est je crois, un excellent exercice. On verra bien, si l'œuvre même donnera quelque chose.

Dimanche 25 juin 1944

Nos chers «protecteurs» veulent décidément nous prouver, avant leur départ, que leur manque de psychologie et leur imbécillité sont irrémédiables, chroniques et incommensurables.

Ne lit-on pas dans le «Soir» du 22 juin, la reproduction d'une correspondance d'un S.S.P.K. Lequel déclare:

«Lorsque nous nous sommes mis en route avec nos chars d'assaut pour rejoindre le front de Caen, les bourgeois de Rouen, hommes, femmes et enfants étaient dans la rue et nous étions un peu surpris de les entendre crier sur notre passage; Bonne chance!»

Ces ineffables balourds ont pris cela pour de l'argent comptant! Leurs cellules obtuses n'ont pas saisi tout ce que ce souhait avait d'ironique!... Bien sûr! Nous aussi, à défaut d'autres expressions possibles, nous leur crierions «bonne chance!» mais avec quelle raillerie!... Bonne chance... faites-vous vite tuer, qu'on ne vous revoie plus!... Mais ils sont trop bêtes pour comprendre... et tout fiers, ces lourdauds se vantent de l'encouragement reçu!

Quant à notre S.S. il poursuit: «Nous, volontaires germaniques, qui n'étions pas venus en France depuis si longtemps, nous croyions que c'était là que nous trouverions le moins de compréhension pour l'idée d'une Europe nouvelle».

Non! Nous avons beaucoup de compréhension pour l'idée d'une Europe nouvelle... mais pas d'une Europe nouvelle sous la botte imbécile des Teutons! Depuis quelques jours, ces messieurs semblent s'être mis en tête de nous persuader que les Normands délivrés n'acclament pas les libérateurs, que les Français se montrent plus que sympathiques aux troupes allemandes, etc..., etc... Qu'ils racontent toutes ces balivernes chez eux... passe encore!... Mais ici - tonnerre!- c'est faire preuve d'un manque total de psychologie. Car nous savons bien ce que nous pensons, tout de même! Et comment nous recevrons les alliés.

Ce qui me désole, c'est de voir qu'il y a certains Belges qui se laissent prendre tout de même à cette propagande allemande si stupide et maladroite. Je croyais que le plus imbécile des Belges était tout de même plus intelligent! Il paraît que non, et cela m'enrage! Car, il faut reconnaître que ma maîtrise de moi n'est pas totale encore. Je pardonne la stupidité et je la plains; mais quand elle descend à un degré d'intensité par trop inférieur, je n'arrive plus à me dominer. C'est ce qui se passe quand je songe à la propagande allemande... C'est ce qui se passe aussi, en moins violent, quand je songe aux bigots.

Mais au lieu de tempêter contre l'infinie imbécillité humaine, essayons plutôt d'en tirer une règle de conduite pour le sage. Et puisque c'est le peuple le plus abêti, le plus crédule, le peuple manquant le plus de finesse d'esprit et de sens critique qui suscite nos sarcasmes, efforçons-nous, par compensation, de chercher la base de notre exercice chez un auteur de langue allemande. C'est à Horst Wolfram Geizler

et à son «Cher Augustin» que je pense. Par un curieux contraste en effet, c'est lui qui m'indique la route, en faisant parler de la sorte le Dr Mesmer (encore un grand incompris par ses contemporains, semble-t-il!):

«Il y gagna cent idées nouvelles et, en particulier, Mesmer, tout en lui montrant, en tant que médecin, les faiblesses du genre humain, lui apprit à considérer dans la charité de son cœur, comme une insuffisance ce qu'il avait appelé jusqu'à présent de la méchanceté. Mesmer avait en lui ces deux côtés qu'on rencontre souvent chez les médecins: un profond mépris des hommes joint au désir de leur venir en aide. -Celui qui connaît son prochain, disait-il, ne peut pas ne pas le mépriser. C'est pour cela que tous ceux qui sont réellement des maîtres ont sur les lèvres le même pli du silence et la même expression de mépris. Voyez le vieux Fritz, voyez Bonaparte. Ces têtes-là savent pourquoi elles en traitent les hommes que comme un troupeau. Et pourtant elles s'efforcent d'obtenir leur bien, même si elles se rendent parfaitement compte que cela n'en vaut pas la peine- et c'est là un conflit de conscience qui fait des grands hommes de l'histoire de tragiques comédiens. Un homme d'Etat qui ne méprise pas les hommes ne réussira pas.»

Ne peut-on en dire autant de l'écrivain? Peut-être est-ce pour mon bien que l'imbécillité teutonne attire mon attention sur le mépris.

Le mépris est le complément indispensable de la bonté. Je n'avais jamais songé à envisager la question sous cet angle. Pourtant, il est clair que l'imbécillité et la méchanceté des hommes doivent rapidement venir à bout des intentions bienveillantes d'un être bon. Si le mépris ne vient pas au secours de sa bonté, celle-ci doit fatalement s'éteindre et disparaître. La bonté, sans le support du mépris, ne peut survivre.

C'est pourquoi, en effet, les grands hommes -sous des formes diverses- sont pleins de mépris pour l'humanité dont ils veulent pourtant le bien; c'est pourquoi Dieu lui-même, sans doute, méprise sa créature.

Sans la cuirasse du mépris, le bon se blesse trop violemment. Aimer les hommes et les mépriser vont de pair! Il faut vouloir leur venir en aide, favoriser leur essor, parce que l'élévation de soi-même en même temps que les autres, est la seule fin qui justifie notre existence, mais tant que nous n'aurons pas tous rejoint la grande énergie première dont nous venons, les différents degrés du mépris devront nous aider, vis-à-vis de ceux qui sont moins loin que nous sur la route.

Mardi 18 juillet 1944

Dimanche passé, mon ami Willems est venu à Bruxelles. Nous nous sommes rencontrés à onze heures, avenue Messidor, ou nous nous assîmes sur un banc pour bavarder, alors que la D.T.C.A. crachait toute sa rage impuissante contre les escadrilles de bombardiers américains allant bombarder Munich. Willems me fit part de son admiration et de l'intérêt qu'il portait à «Musique des cimes» dont je lui avais envoyé une copie des premiers poèmes composés. Il me demanda aussi, évidemment, comment évoluait ma situation matérielle.

Quand je lui eus raconté comment le mois passé je ne savais pas de quel argent je pourrais payer les besoins des miens ce mois-ci, mais que confiant en l'avenir je m'étais mis avec insouciance à écrire des vers, et comment j'avais été récompensé de cette confiance, puisque le jour même de ma fête, à la première heure, Colleye me téléphonait pour me mettre en rapport avec un amateur pour mon «registre du commerce» d'éditeur et que le surlendemain l'oncle Louis me remettait les fonds provenant de la vente d'une épingle de cravate venant du magasin de maman, il se réjouit et s'extasia, disant que c'était une répétition des expériences de Bheilaert. Cela en effet, a quelque chose de miraculeux, et toutes ces coïncidences démontreraient bien la réalité des aides invisibles, d'un appui divin accordé à celui qui se livre. Appui d'autant plus grand que l'abandon est plus total. Je le constate par cette arrivée imprévue d'argent, au moment voulu, et par des voies auxquelles je ne songeais pas du tout. (La S.A. La Panne Fleurie m'a payé également une petite somme que je n'espérais jamais récupérer!). Mais, raisonnablement, je ne comprends pas bien cette sorte de «prime à l'insouciance». Tout au plus pourrait-elle s'expliquer par un «échange de bons procédés»: le bon cherchant à développer le rayonnement du bien ici-bas, et le «bien initial» le lui rendant, en pourvoyant à ses besoins immédiats. Encore faudrait-il pour cela, que seul l'homme réellement bon profitât de cet avantage. Or, en ce qui me concerne, je suis tellement loin de réunir ces qualités de sagesse! Je m'y efforce, mais c'est tout!... Récompense, alors, à la simple bonne volonté? Admettons-le, pour ne pas attribuer simplement ces heureuses surprises à la chance!

Nous discourions de tout cela, Willems et moi, nous discourions de tout cela et d'autres sujets métaphysiques encore, tandis que tombaient autour de nous, sur le pavé de l'avenue, de petits éclats de shrapnell. Nous sommes restés parfaitement calmes cependant, et insouciant, sur notre banc, et n'avons subi nul dommage. Encore un miracle en faveur de ceux qui ont pleine confiance en l'esprit supérieur..?

De toute façon, l'ami Willems, par son attitude assurée, impassible, un peu froide et distante tout en étant pourtant très cordiale et souriante, m'a entraîné cette fois encore, un peu plus avant sur le chemin de la maîtrise de soi!

* * *

Si -peut être- j'ai rencontré des manifestations de la bienveillance divine, je dois dire aussi, que j'ai rencontré le diable!... Le diable, sous la forme charmante de ma

jeune «consœur» en littérature: la romancière Lou Marthine.

J'ai fait la connaissance de Lou Marthine, c'est à dire Marthe Englebert, aux éditions de l'Etoile, où elle occupe le poste de secrétaire de direction.

Etrange et passionnée petite fille!... Malgré nos différences d'âges et de conceptions, nous avons tout de suite pris plaisir à converser l'un avec l'autre. Entretiens qui sont d'ailleurs un perpétuel et souriant escrime.

Mais c'est très curieux, comme la présence de cette jeune femme de lettres me plonge toujours dans la sensation étrange, -sensation attirante et effrayante à la fois- de me trouver devant une incarnation même du démon. Son aspect physique y est sans doute pour quelque chose. Sa taille mince, élancée, son long visage pâle, ses sourcils fortement arqués, son nez légèrement busqué, son sourire même -quoique très gracieux- évoquent sous un aspect plus séduisant bien entendu, l'image classique de Méphistophélès. Mais ce sont surtout des détails, des particularités de ses attitudes, des riens qui se fondent dans son comportement général ou moral, qui éveillent irrésistiblement en moi cette impression curieuse. Par exemple: cette crainte de la trop grande lumière! (Marthe contournera toute une place, sous l'ombrage des arbres de bordure, pour ne pas traverser son espace en diagonale et se trouver tout à coup au centre, en pleine clarté... Le démon qui a peur du soleil de Dieu!... La première fois, cela m'a fait sourire et frémir en même temps!) Son mépris, réfléchi et plein d'une émouvante grandeur, de tout ce qui fait le prix de sa vie de jeune fille et de sa future vie de femme; cette sorte d'ivresse consciente et acceptée du vertige; ce noble dédain de la norme et des considérations bourgeoises qui n'ont plus la moindre valeur en regard d'un moment de bonheur... Grandeur et machiavélisme!

Et son sourire! Ce sourire un peu railleur et compatissant, ce sourire trop sûr de lui, quand je développe une idée pleine de sagesse:

- Vous avez raison! Dit Lou Marthine. Il faut vouloir le bien et le triomphe de la vérité morale. La ligne droite est la ligne la plus sublime. Mais...

Et son sourire vainqueur, charmant et diabolique, dément à l'instant même ce que lui dicte son intelligence.

«Nous tomberons tout de même» dit son sourire

Etrange et effrayante petite fille!

Etrange petite fille... Catholique, fataliste, collaboratrice de la très pieuse «Semaine d'Averboode» et qui est persuadée, envers et malgré tout, que la chute est inévitable.

J'ai rencontré le diable! Un diable fin, subtil, gracieux. Asmodée? Belzébuth? Bérial?...

Le danger d'une lutte avec le diable, est qu'elle n'est pas sans attraits... même pour un sage!

Jeudi 3 août 1944

Bien sûr! Ce jeune et charmant diable de vingt et un ans était bien tentant; mais je l'ai tout de même vaincu, lui et son sourire trop certain de la victoire... Plus exactement, je me suis vaincu moi-même et j'ai amené Marthe à dominer le «moi infernal» qui la consumait. La lutte ne fut pas sans danger, mais nous l'avons menée à bonne fin, pour le plus grand bien d'une bonne camaraderie confraternelle et future.

Une nouvelle fois, en songeant à cette étrange passion que j'avais fait naître sans le vouloir, je ne puis m'empêcher d'évoquer Simone Buhler et les épreuves que le destin sème sur notre route. Vraiment on croirait qu'une entité supérieure nous les envoie et en augmente chaque fois la difficulté, pour nous forcer à nous surmonter toujours davantage.

A «Pro-Radio», Simone elle-même m'aida grandement à vaincre mon trouble. M'a-t'on jugé plus fort ? Cette fois, j'ai dû lutter seul contre une tentation... des plus flatteuse pour un homme de mon âge. J'ai même dû lutter pour deux: la petite Lou Marthine ne faisant rien au début, pour combattre une passion insensée. Mais nous avons retrouvé néanmoins notre entier équilibre.

Ce qu'il faut noter -en ce qui me concerne- c'est que, tant avec Simone qu'avec Marthe, je n'ai jamais cessé pourtant d'adorer ma Colette, la première, l'unique, celle que je considère comme une sainte, l'épouse parfaite, la maîtresse la plus exquise. Étrange condition du cœur masculin, qui serait prêt, malgré des générations de civilisation chrétienne, à aimer plusieurs fois simultanément, avec tout au plus: une favorite, une «plus aimée». Les musulmans ont-ils raison? Le fond de l'homme reste-t-il, malgré tout, toujours teinté d'un vague désir de polygamie? Je n'aime pas penser à cela.

Mercredi 16 août 1944

Les événements se précipitent. De grandes batailles sont en cours; nous sentons bien que la débacle finale et teutonne se prépare, mais les échos reçus des divers fronts d'opérations sont trop vagues pour que nous puissions nous faire une idée exacte du plan d'ensemble suivi par les alliés. Nous songeons tout le temps à ce qui se passe en Normandie, en Bretagne, à la côte d'azur, dans les pays baltes, en Pologne... mais nous ne pouvons guère en discuter! C'est pourquoi, ce soir, je m'exercerai, une fois de plus, en prenant comme point de départ une de mes dernières lectures.

«Le corps et l'âme» du Dr René Biot est un livre qui me laisse une impression étrange et contradictoire d'approbation et de mécontentement. De mécontentement, parce que cet ouvrage ne m'apprend rien. Tout ce qu'écrit le Dr Biot, dans un langage assez froid et rappelant beaucoup le pédantisme scientifique de l'universitaire diplômé (sauf dans le chapitre relatif à la spiritualisation de l'amour qui a un certain envol)... tout ce qu'il écrit et explique, je le savais, je le sentais d'instinct. D'autre part, qu'un savant trouve bon de s'arrêter et d'expliquer que la femme aussi a une âme... Cela me fait bondir!... Un tel plaidoyer est bien digne d'un calotin! Est-il besoin de discuter de la chose? C'est se dégrader, en tant qu'humain, que d'en douter seulement!...

Mais si «Le corps et l'âme» ne m'apprend rien, je me réjouis pourtant de sa parution car René Biot est un catholique dont les idées se sont déjà élargies quelque peu et sa voix -autorisée, pour les «bien pensants»- sera écoutée. Les idées qu'il développe -et qui pour moi sont si naturelles- commenceront à pénétrer et à travailler le public catholique. C'est donc parfait et nous devons nous en féliciter. Mais je dois remarquer que même à la lecture des passages où je suis d'accord avec le Dr Biot quant au fond, je me sens constamment heurté. C'est étrange comme un auteur catholique, même lorsqu'il développe des idées que vous approuvez, peut vous hérissier! Même dans sa largeur de vue, dirait-on, il laisse percer sa mesquinerie!... Et puis, l'explication scientifique tourne subitement court; par un subtil tour de passe-passe apparaît tout à coup la manifestation du st Esprit!... D'accord! Je suis le premier à admettre l'essence divine de l'âme; mais justement, avec franchise, pas par une sorte d'escroquerie aux oripeaux scientifiques.

Si je veux essayer de généraliser les réflexions que m'inspirent cet ouvrage, je dirai ceci:

Le catholique tend aussi à briser les vieux cadres, à s'élever vers une plus grande largeur de vue, mais il procède d'une toute autre façon que nous. Nous voulons voir plus large, nous voulons vivre plus généreusement, nous élever vers le progrès, sans nous inquiéter de ce qui est derrière nous. Notre élan est libre de toutes attaches; il pousse de l'avant sans s'inquiéter des cadres existants. Le catholique, au contraire, voit d'abord les traditions passées et ce qu'il entrevoit de nouveau, il veut l'adapter à l'ancien. Il ne veut pas modifier le cadre pour le conformer à son

élan, il s'efforce de comprimer l'élan pour le faire entrer dans le cadre. Il ne laisse pas filer librement l'alouette vers les cimes, il dit: puisque je ne peux pas l'empêcher de voler, du moins je lui attacherai un fil à la patte pour qu'elle n'aille pas plus haut que je ne le veux.

Vendredi 25 août 1944

Rendons à César!...

Reconnaissons que notre chère France, qui nous avait tant déçu, opère cette fois un redressement merveilleux.

La France héroïque, courageuse, avec son goût de panache, s'est enfin retrouvée! Que d'exploits splendides, que d'actions d'éclat réalisent ces jours-ci, dans tous les coins du pays, ses valeureux F.F.I. Quel enthousiasme! Quel allant!... On n'avait pas osé espérer semblable renaissance, et nos cœurs francophiles encore meurtris en sont tout illuminés et joyeux.

Il n'y a que les speakers radiophoniques qui n'aient pas perdu encore la déplorable manie du verbiage inutile. Jusqu'à la fin, alors que nous sommes avides de faits, ils nous abreuvèrent surtout de mauvaise et cocardière littérature!

Mais au moins, nous avons tout de même quelques noms de chefs, quelques noms de généraux dignes de la légende, dont nous puissions faire nos délices: Koenig, d'abord... Et Leclercq, et Juin, et Delattre de Tassigny... Et au dessus d'eux, avant tout, De Gaulle, qui fut notre premier lumignon dans la nuit, qui fut le grand catalyseur, celui qui permit ce merveilleux redressement et que les Anglo-Américains ont bien dû reconnaître enfin comme étant le symbole même de la France renaissante.

Hélas! Pour la Belgique, qu'y a-t-il?... Rien. Autour de quel De Gaulle pourrait-on se rassembler?

On se le demande en vain.

Peut-être... Autour du vrai...!

Vendredi 1^{er} septembre 1944

Quelle joie de «les» voir partir!...

Car depuis deux jours, «ils» partent... Leurs convois traversent la ville, -tous parés, bien entendu, du drapeau de la croix rouge!- Les petites autos des officiers s'agitent en tout sens, dans tous les immeubles qu' «ils» occupent, on charge des valises et du matériel. A l'instant même où j'écris, ce soir, d'immenses tracteurs à chenilles traînant de lourdes remorques, passent dans l'avenue, devant la maison. Ils sont encore camouflés de branchages et de verdure; sans doute viennent-ils directement du front.

«Ils» partent!... «Ils» ne s'en cachent pas!... Septembre sera donc le mois de la délivrance, attendue depuis tant d'années!

Il semble que l'on va de nouveau vivre, que déjà nous viennent des bouffées d'air frais.

Demain, après-demain peut-être verrons-nous les premiers Anglais ou Américains. Ces derniers sont à Mons, à Bouillon?... Peut-importe! Les «bobards» vont bon train, mais cela n'a pas d'importance!... Le principal, nous le voyons: c'est que les boches foutent le camp!

* * *

Que toute cette joie encore contenue, mais que l'on sent prête à éclater comme un formidable tonnerre... Que toute l'agitation discrète des Bruxellois, que toutes ces splendides journées de guerre victorieuse et tous ces événements sensationnels ne nous empêchent pas cependant de noter ici nos petites impressions personnelles et intimes!

Je tiens surtout à me rappeler un mot admirable de ma Colette, un mot qu'elle m'a dit hier soir et qui a jailli de son cœur, spontanément, magnifiquement.

Elle arrivait de la cuisine, ayant trimé depuis sept heures du matin, monté des sous-sols au second trente six fois dans la journée... Elle arrivait harassée, fatiguée, rompue. Afin de reposer quelques instants son dos meurtri, elle s'étend sur le lit... Tout de suite, je viens près d'elle et je l'embrasse. Nous badinons amoureusement quelques secondes et, je ne sais comment, elle en vient à me parler des autres femmes que je pourrais avoir. Je proteste et assez stupidement -je l'avoue- je lui dis qu'elle pourrait toujours et fort aisément m'empêcher de la tromper, qu'il lui suffirait pour cela... de m'épuiser. C'est alors que jaillit cette très noble et splendide réponse:

- Jamais! Je ne voudrais pas devoir à ce moyen de te garder. Je veux que cela dépende de ta volonté!

Je n'ai plus rien dit, mais je l'ai embrassée avec ferveur. A-t-elle compris, ma

Colette, la joie que ces paroles m'avaient infusée? Que pouvait-elle me dire en effet, qui soit une réponse plus noble? Qui me réjouisse davantage? Chérie! Tu as raison; la meilleure sauvegarde est d'avoir confiance en son partenaire et de ne pas lui cacher qu'on se fie à lui! J'aurai d'autant plus de courage pour repousser les tentations... Ou plutôt: il ne m'en faudra pas du tout, puisque mon amour pour toi n'a fait que s'en aviver.

* * *

J'écris trois nouveaux chapitres pour ma «Conquête quotidienne». Les «éditions Maréchal» acceptent le manuscrit, mais demandent fort gentiment que je l'allonge un peu. Je me suis donc remis au travail et voulant rester dans la note biographique, je parle dans l'un des paragraphes ajoutés de mon passage aux éditions l'Etoile.

Naturellement, je suis amené à mettre en scène Lilian Alone -que pour les besoins de la cause, je reconnais avoir noirci légèrement... Mais pas beaucoup!- Et j'avais écrit cette phrase, que j'ai supprimée dans mon texte, mais que je veux retenir ici: «Lady May Coward est une longue et mince jeune femme de trente ans, très élégante... très fière d'elle-même, comme le sont souvent les gens malins mais sans très grande noblesse d'âme, qui réussissent dans la vie.»

Je ne veux pas laisser cela, même à propos d'un personnage qui n'est pas censé représenter Lilian Alone, mais dans lequel elle pourrait tout de même se reconnaître! Je ne crois pas en effet, que ce que j'écris là soit le cas pour elle. Elle est sincère et n'est certainement pas dépourvue de noblesse d'âme. Son mariage n'a guère été heureux, m'a-t-elle laissé entendre, et je crois qu'elle m'a dit vrai lorsqu'elle m'a déclaré que ses romans lui permettaient en quelque sorte de «vivre son rêve». Elle n'est pas poussée par un but de lucre: ses romans pour midinettes commencent par la charmer elle-même, en premier lieu.

Mais si ma remarque ne s'applique donc pas à Lilian Alone, je la crois cependant très juste dans sa concision et je désire en conserver la trace, pour pouvoir la replacer un jour, en parlant de quelque autre héros ou héroïne.

Dimanche 10 septembre 1944

Le cauchemar est fini! On n'ose pas y croire...

Et pourtant, depuis huit jours Bruxelles crie, chante, hurle, acclame ses libérateurs; Bruxelles est en liesse; Bruxelles et tous ses habitants sont comme fous!

La délivrance est venue si vite, si vite tout à coup, que même les plus optimistes en ont été surpris.

Dimanche dernier, à cette heure-ci, les gros tanks allemands, leurs hommes aux mitrailleuses, prêts à tirer, passaient dans un tonnerre d'enfer devant la maison. Ils filaient à toute allure vers le nord, descendant l'avenue Brugmann. A dix-huit heures trente cinq exactement, je notai le passage du dernier. A partir de ce moment, nous ne vîmes plus un boche; et à dix-neuf heures et demie, le premier tank anglais faisait son apparition à la place Vanderkindere, en haut de l'avenue.

Comme par enchantement -d'un seul coup- toute l'avenue fut pavoisée. Depuis, Bruxelles n'est plus qu'un drapeau flottant au vent. On ne voit que les couleurs belge, française, anglaise, américaine, et même russe à toutes les fenêtres, à tous les balcons. Au nôtre, naturellement, flotte un immense drapeau français, encadré de deux belges en torsade et de quelques petits emblèmes américains et anglais.

Le lendemain, lundi 4 septembre, l'entrée du gros des troupes britanniques fut un triomphe. Toute la ville était sur leur passage. Les jeunes gens et jeunes filles s'agrippaient aux voitures, envahissaient les tanks. Ce fut un délire, un délire qui dure toujours!... On danse le soir, sur les places publiques, les femmes embrassent les soldats, on ovationne tous les convois qui arrivent. Jamais on ne vit tant de joie générale, tant de gens ne se comprenant bien souvent pas, unis dans le même enthousiasme, dans la même émotion!... Deux peuples qui s'embrassent, pourrait-on dire!... Cela fait diantrement bon au cœur, d'assister à si magnifique spectacle!

Et déjà, l'espoir renaît, en tout. Déjà, j'ai repris ma place au «Pourquoi Pas»; parmi les aimables Désiré Leclercq, Jeanne Colin (dite Nicole), déjà le travail a repris, notre premier numéro est sorti. On va pouvoir travailler à plein rendement!... vivre!... et respirer!

Sans doute la liesse générale fut troublée le samedi soir, par quelques mitraillades exécutées par des boches isolés, (Notre cousin Didi eut ainsi une balle de mitrailleuse qui lui traversa l'abdomen; la vie de Didi est sauve, heureusement!) sans doute, il y eut même quelques obus et civils tués, quelques façades lacérées par les balles teutonnes, parce que les dites façades étaient pavoisées prématurément, mais dans l'ensemble, la libération de Bruxelles se passa fort bien... fort rapidement, ce qui empêcha l'ennemi de faire sauter les canalisations d'eau, de gaz et d'électricité.

Ce fut un succès! Un triomphe pour nos alliés!

Jamais, ils n'oublieront sans doute, l'accueil que la capitale belge leur a réservé.

Qu'on est heureux d'avoir pu vivre ces heures! D'avoir vu toutes ces choses, qu'il est impossible de décrire, car le cœur les a senties, mieux encore que l'esprit et les yeux!